
3 1761 06582718 0

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/artpotiqueconn00clau

ART POÉTIQUE

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE .... 4 vol.

CONNAISSANCE DE L'EST .... 1 vol.

PAUL CLAUDEL

—

Art Poétique

CONNAISSANCE DU TEMPS

TRAITÉ DE LA CO-NAISSANCE AU MONDE ET DE SOI-MÊME

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE

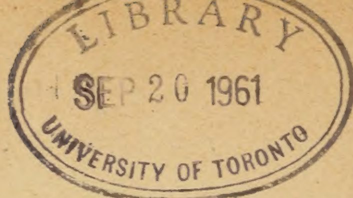
Sicut creator, ita moderator. Donec universi seculi pulcritudo.... velut magnum carmen ineffabilis modulatoris.

S. AUGUSTIN, Ep. V, *ad Marcellinum*.

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI


LIBRARY
SEP 20 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

769034

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 12.

PQ
2605
L2A7
1913

JUSTIFICATION DU TIRAGE

7,575

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

CONNAISSANCE DU TEMPS

CONNAISSANCE DU TEMPS

ARGUMENT

PRÉLUDE. — Interprétation de l'univers et de la figure que forment autour de nous les choses simultanées.

I. DE LA CAUSE. — Définition par l'idée de continuité. Analyse de l'idée de cause. Le couple du *sujet* et du *moyen*. Exemples et classification. Comparaison avec le couple, majeure et mineure, du syllogisme. Le sujet n'implique pas le moyen et ne le commande pas. Des formes, pas de lois. Eternelle nouveauté de toutes choses. Leur répétition indique l'importance suprême et sacrée que le Créateur leur a conférée, comme à des mots de l'éternel vocabulaire. Chaque chose n'a de nécessaire que son existence. Discussion du Mécanisme, absurdité du mouvement perpétuel sans but que lui-même. Résumé :

le sujet n'a pas de programme par lui-même et ne le trouve que par la détermination à un certain effet que le moyen lui confère. La différence génératrice.

II. DU TEMPS. — L'espace ou le dessin fini, le temps ou le dessin qui est en train de se faire en un mouvement universel qui est le temps. L'univers est une machine à marquer le temps. Comparaison avec les horloges humaines : le mouvement, le régulateur, l'inscripteur. Le mouvement primitif est toujours *de* et non pas *vers*. Double temps de tout mouvement, impulsion extérieure, tendance au retour. L'échappement solaire. L'origine du mouvement est le frémissement de la matière au contact d'une réalité différente, l'Esprit : la peur de Dieu. Tout ce qui est mouvement est temps et sert à l'indiquer. Le temps considéré comme continuité du mouvement, ou durée. Modes et phases du temps. Suite et avancement dans la durée. Le passé est la somme sans cesse croissante des conditions du futur, qui est donc toujours nouveau et inédit.

III. DE L'HEURE. — L'heure en moi que j'indique et que je suis, non pas seulement dans le temps, mais dans la durée. Ce mouvement même dans un cœur dont les horizons en perspective autour de lui ne sont que les reporteurs et les traducteurs concentriques. Mon intention dans le dessin total. Connais-

sance que j'en ai. Connaissance de mon rapport aux choses et des choses entre elles sous le seul rapport de leur simultanéité. La Cause Harmonique ou mouvement qui règle l'assemblement des êtres à tel moment de la durée. C'est l'Art Poétique. La nouvelle Logique, ayant la métaphore pour expression. Toute chose, en dehors de sa réalité propre, et du fait du rapport infini qu'elle entretient avec toutes les autres, a une valeur de signe du moment de la durée auquel nous sommes parvenus.

CONCLUSION. — Le Temps est l'invitation à mourir, le moyen qui permet aux choses d'avouer en expirant leur néant dans le sein de leur Créateur.

•

Ce n'est point le futur que j'envisage, c'est le présent même qu'un dieu nous presse de déchiffrer. De moment à autre, un homme redresse la tête, renifle, écoute, considère, reconnaît sa position : il pense, il soupire, et, tirant sa montre de la poche logée contre sa côte, regarde l'heure. *Où suis-je?* et, *Quelle heure est-il ?* telle est de nous au monde la question inépuisable ; *Où suis-*

je et *Où en suis-je?* C'est pourquoi les Cités antiques postaient à demeure l'augure. En marche dans le courant, le navire humain plantait sa vigie. Rien en vain. L'homme pensait que toutes choses à toute heure avec son intime assentiment travaillées par la même inspiration qui mesure sa propre croissance élaboraient un mystère qu'il fallait de nécessité surprendre. Et c'est pourquoi l'aruspice armant son bras allait le rechercher jusque dans l'entraille des animaux. Qu'un être doué d'une voix intelligible captive l'exhalaison de la terre et le rot de l'abîme ! La sibylle savait tromper avec sa poignée de feuilles mortes, ensemencer le vent de paroles. Tout site religieux recélant l'oracle, comme un autre ses sources curatives, avait un temple pour l'exploiter. Et de nos jours la même curiosité a inventé des instruments, construit des hypothèses et des observatoires. Partout, à tout moment, chacun sait le degré de la chaleur qu'il fait et le poids de l'air qui le tient

pressé. Toute la peau de la terre est devenue sensible comme l'extrémité de nos doigts et télégraphie les nouvelles de la tempête et de la beauture. Le bulletin des taches du soleil est nécessaire à la Bourse et à la politique. Le Globe oriente encore l'aiguille soustraite à sa masse. C'est ainsi que nous savons toujours parfaitement le temps qu'il *fait* et le visage qu'il se compose, l'arrangement conclu pour la journée entre Phœbus et la nue. Mais quand l'occultation de notre soleil journalier nous permet de nouveau de relever notre position dans l'absolu, que sont les pratiques naïves de l'astrologie auprès de nos tables et de nos méthodes et de ces yeux forts que nous braquons sur les amers célestes ? Quel almanach valut jamais celui du Bureau des Longitudes, et quel thème horoscopique à la devise de Saturne ou du Cancre le secret plus serré de ces nombres enfermés en d'exactes colonnes ? Nous lisons mieux l'aspect du ciel brillant. Une heure immense, totale, est à tout

moment calculée, plus décisive que celle qui jadis avérait la naissance des rois, retardait les batailles, présidait à la cueille des simples, favorisait les purges. Nous n'accrochons plus aux astres notre cuisine et notre politique. Il n'est pas moins que toute chose qui arrive est située spécialement dans la durée par telle combinaison non reproductible du chiffre sidéral, comme tout point sur la carte par sa distance du méridien et de l'équateur, et trouve dans les cieux inépuisables sa racine arithmétique. Mais peut-être que, plus prochaines qu'étoiles et planètes, toutes les choses mouvantes et vivantes qui nous entourent nous donnent des signes aussi sûrs et l'explication éparse de cette poussée intérieure qui fait notre vie propre.

Et tel est le mystère qu'il s'agit présentement de reporter sur le papier avec l'encre la plus noire.

I

DE LA CAUSE

Tout objet qui apparaît devant nos yeux et dans notre intelligence, la démangeaison de l'esprit est aussitôt de le ranger à sa place, de l'insérer dans le continu. La *cause* est cette jointure que nous nous appliquons à découvrir ; elle est tout cela avec une énergie productrice sans quoi une chose donnée n'aurait pu être.

Ces mots circonscrivent le sens et l'aire de notre enquête. Nous ne chercherons point à comprendre le mécanisme des choses de par dessous, comme un chauffeur qui rampe sur le dos sous sa locomotive. Mais nous nous placerons devant l'ensemble des créatures, comme un critique devant le produit d'un poëte, goûtant pleinement la chose, examinant par quels moyens il a obtenu ses *effets*, comme un peintre

clignant des yeux devant l'œuvre d'un peintre, comme un ingénieur devant le travail d'un castor. Rien à faire ici des quatre causes du Philosophe, matérielle, formelle, finale, efficiente. Chercher à propos de chaque entité supportée par un nom la cause, c'est simplement envisager la *matière* et le *moyen*.

Un adage assourdissant, réductible au seul bruit, emplit la feuille de tous les livres : *Pas d'effet sans cause !* Mais oserais-tu, ô creuse cigale, moduler aussi bien, entre mes doigts : *Point de cause sans effet ?* Je ne l'attends point, mais je souris seulement, et je répète après toi : Oui, point d'effet sans *causes*. Sans *causes* au pluriel.

Car la cause n'est jamais une. La série des abstractions nous réduit aux idées premières du mouvement et de la masse, du moteur et du mobile, ou, plus grossière, d'une influence extérieure sur toute chose donnée manifestée par un mouvement local. C'est ce couple d'un sujet

et d'une action sur le sujet exercée du dehors, qui constitue proprement la cause. Agencement infiniment variable dans ses modes, autant que chaque effet à produire.

Examinons de plus près.

Le caractère du sujet est d'avoir une valeur, une « puissance » plus générale que celle de l'effet qui en est tiré par l'application du moyen. — A l'entrée du port des Phéaciens, la mer maniée par le vent s'est amusée à ciseler en barque patiemment le bout de cet os saillant hors du vieux corps de la Terre. — L'hydrogène a ses propriétés, l'oxygène a les siennes : il faut un chiffre, il faut la proportion de un à deux pour que la combinaison ait lieu, de l'eau. — Il faut une étincelle vivante, le microbe, pour fabriquer, de l'oxygène uni avec l'azote, le nitrate, nourriture de l'herbe. — Il faut à la terre la semence pour transformer en un sucre soluble sa chair inerte — Il faut au sang de la mère le germe pour la conception du caillot animé. —Il faut au

marbre, il faut à l'acier et au cuivre le sculpteur, l'ouvrier avec ses outils, pour dégager la statue et pour assembler l'engin.

On le voit par la considération de ces preuves, toute créature est, par cela même que créée, créatrice, dépositaire sous le commandement nouveau qui l'épouse d'une force prête à sourdre figuratrice. C'est l'intervention du moyen, le travail extérieur ou latent de son *fiat* précis comme un ordre que l'on articule, qui *résout* le sujet, qui le contraint et qui le détermine.

Il est possible de classifier les moyens suivant leur opération ; j'en pends ici le tableau :

I. — CAS DITS fortuits ET APPLICATION D'UN MOYEN A UNE FIN NON IMPLIQUÉE PAR LUI

Une poudrière — l'éclair — l'explosion.

La masse de la terre — le vent, la pluie, la gelée — phénomènes d'érosion, ciselure du relief.

Napoléon et son armée — les froids de la Russie — perte de l'Empereur, sa chute.

Les réactions chimiques naturelles.

2. — APPLICATION INCONSCIENTE DES MOYENS A UNE FIN.

a. — La terre — la semence — la plante.

L'aliment — l'appareil digestif — le chyle, le sang.

Le miel et son récipient — l'œuf — la larve.

Les phénomènes de la cristallisation et ceux de l'instinct primaire.

b. — Les ovaires en travail — les industries de la ponte et du nid — l'insecte, l'oiseau, le poisson, la nourriture des espèces carnivores qu'ils procurent.

3. — APPLICATION CONSCIENTE ET VOLONTAIRE DES MOYENS A UNE FIN.

a. — Application des instruments ou des procédés à la matière.

La proie — la chasse, les dents — le repas.

Le marbre — le ciseau — la statue.

Procédés d'entraînement des athlètes.

b. — Déclenchement volontaire et mise en marche d'une série naturelle.

L'agriculture, la médecine, l'élevage, les expériences de la physiologie, etc.

c. — Création d'une série artificielle

L'horloge, la machine.

La première catégorie définit, plutôt qu'une application, la rencontre fortuite ou répétée du sujet et du moyen ; les deux suivantes comportent une application réelle de l'un à l'autre dans une fin déterminée. Les quatre premiers exemples de la deuxième catégorie décrivent, entre les deux termes, une assimilation de substance à substance ; dans le dernier déjà, il n'y a pas modification, ensemencement du moyen, mais adaptation au sujet d'une industrie extérieure

au praticien dans une fin extérieure et de lui plus ou moins complètement ignorée. Enfin, dans la troisième catégorie, il y a, avec la connaissance du terme, choix, direction, agencement des moyens. Le moyen n'agit plus seul, par la vertu en lui infuse ; il est manié du dehors, il devient instrument. Il n'invente plus lui-même son effet, et, à ce point de vue, révèle une analogie avec les cas de la première classe.

De ce qui précède ressort cette première conclusion : *Le sujet n'implique pas le moyen.* Quel est donc le procédé de rattachement de l'un à l'autre ?

Les trois termes auxquels nous avons réduit l'action causale suggèrent aussitôt à l'esprit cette formule du raisonnement humain, le syllogisme. Le syllogisme est le procédé par lequel nous reconnaissons les choses et nous reconnaissons nous-mêmes parmi elles. Pour cela nous les nommons, c'est-à-dire que nous posons les caractères spécifiques qui les distinguent de toutes les

autres. Nous n'en admettrons aucune à revêtir le nom fabriqué par nous, sinon qu'elle se conforme aux conditions que nous avons édictées. Instruits par l'expérience, éclairés par la certitude, ou poussés par notre fantaisie, nous promulguons notre volonté, nous décrétons, par la majeure, que tel caractère doit être attribué une fois pour toutes au prédicat que nous avons choisi ; par la mineure nous certifions que tel être dans la réalité, tel fait, répond d'ailleurs au signalement de notre prédicat : par la conclusion nous lui décernons donc explicitement le caractère qui lui appartient. Les membres du syllogisme s'enchaînent ainsi avec une nécessité parfaite. La proposition que nous avons formulée a vraiment force de *loi*. Nous ne sommes pas maîtres des phénomènes ; mais il est de notre pouvoir et droit de leur donner des noms, et de stipuler les conditions auxquelles ces noms leur seront appliqués. Il suit avec rigueur que si un phénomène justifie de l'ensemble de conditions que

nous représentons par un nom, il possède entre autres cette condition particulière que nous détachons un moment pour lui donner une attention spéciale. Il ne suit nullement que le procédé par où nous nous retrouvons dans le dictionnaire de la nature soit celui par quoi la nature elle-même en ait trouvé les termes et aggloméré les acceptions.

Mais déjà l'enquête logique nous livre ce point, que nous ne pouvons *définir* une chose qu'elle n'existe en soi, *que par les traits* en qui elle diffère de toutes les autres.

Comme le syllogisme, la formule causale procède du général au particulier. A une majeure éparse, inopérante, vient s'appliquer le moyen qui la détermine, de même que la mineure peint le passage de la puissance à l'acte. Mais l'une n'est rattachée à l'autre par aucune nécessité logique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas impossibilité à penser l'une sans l'autre. Tout au contraire, c'est cette différence même qui est la condition

de leur opération. Aucune chose n'est complète par elle-même et ne peut se compléter que par ce qui lui manque. Mais ce qui manque à toute chose particulière est infini; nous ne pouvons savoir d'avance le complément qu'elle appelle. Nous ne reconnaissons donc que par l'autorité du fait et par le goût secret de notre esprit quand est trouvée l'harmonie efficace, la différence-mère, essentielle et génératrice.

Notre esprit ne conçoit et nomme que le général. Quand nous décrivons, pour la lui faire reconnaître, à notre interlocuteur telle personne que nous avons rencontrée, nous nous servons d'une succession de traits, dont chacun est général, mais dont l'ensemble ne peut se rapporter qu'au *de cujus :* un homme petit, brun, la barbe, les vêtements, tels. Mais, pour parfaire notre notion d'un corps ou d'un être vivant, son action habituelle, ses mœurs et ses propriétés, sa jointure avec l'extérieur, ne sont pas des traits moins organiques, n'ont pas, s'ils doivent

servir comme matériaux de connaissance, une valeur moins fixe que sa constitution intrinsèque. Le fait seul est proposé à nos yeux comme à notre esprit. Il occupe le cadre entier et s'impose, par exclusion, comme nécessaire. Nous voyons d'un seul morceau devant nous l'ensemble des causes et des effets, comme on voit un homme nu avec ses membres, et nous concluons que la même *loi* qui *ordonne* l'existence des choses en commande la production, qu'aux choses mêmes est infuse une vertu génératrice irrépressiblement déterminée. Erreur, à quoi s'oppose la condition absolue de la différence essentielle et complémentaire, et ce principe, que nous levons ici : des *formes*, point de *lois*.

(*Formes ;* au même sens que l'on dit : la forme de la main, la forme de ce vase.)

Les êtres et les choses, et les différentes combinaisons, qui, désignées sous le nom de phénomènes, faits, événements, s'établissent entre eux dans le temps, forment ensemble comme une

étoffe que la main régulièrement tire de son rouleau. Çette étoffe est l'objet de nos regards, la considération de notre esprit, la matière de notre science. Nous constatons que le dessin qui la couvre est continu, et nous formulons aussitôt le principe : *nihil ex nihilo;* — qu'il y a une suite naturelle, une relation constante entre certains *motifs*, comme d'une fleur à sa tige, du bras avec la main : *nihil sine causâ sufficienti;* — enfin nous possédons le moyen d'évaluer les phénomènes, de les soumettre dans leur marche à un terme fixe de comparaison, de les classer suivant des chiffres communs : *nihil absque pondere et mensurâ.* Ce sont ces poids et ces mesures, ces cadres, ces tables, ces méridiens et ces horizons artificiels, qui, par leur définition même, par leur construction même, ont une rigueur générale et absolue, mathématique. Mais tout cet appareil, et les « lois » que l'on en déduit, ne sont que des instruments de critique, des plans de simplification, des moyens d'assimila-

tion intellectuelle. Elles n'ont pas en elles-mêmes de force génératrice et de valeur obligatoire.

Professeur ! dans votre classe il fait parfaitement clair, et la lumière qu'elle cube suffit excellemment sous l'abat-jour aux sages cahiers que les élèves engraissent de votre doctrine. Mais apprenez-le ! l'homme est encore nu ! sous le vêtement immonde, il est pur comme une pierre ! Pour moi, le noir de votre tableau ne me suffit pas, ni ces maigres signes qu'y trace la craie. Ce qu'il me faut, c'est le ciel noir lui-même ! Ah ! crever la fenêtre de tout mon corps ! Ce sont les nations de l'Espace, l'affichage de l' « expression » incalculable pour l'heure ! Tout est su, dites-vous, tout peut s'apprendre. La publication de l'ouvrage va être terminée ; nous annonçons à nos souscripteurs les derniers tomes de notre Encyclopédie. Tout s'explique fort bien, et les œuvres de la nature ne sont qu'une démonstra-

tion, comme sur un tableau noir, des lois que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer. Insensé, qui pense que rien peut s'épuiser comme sujet de connaissance, jamais! Je vous le dis : vous n'avez point tari le génie de sa liberté et de sa joie! La mer conserve ses trésors; Apollon entre encore aux forges du Tonnerre! Ouvrez les yeux! Le monde est encore intact; il est vierge comme au premier jour, frais comme le lait! L'inconnu est la matière de notre connaissance, il est le bien de notre esprit et sa chère nourriture. Les hommes antérieurs n'ont point endommagé notre droit, ils n'ont point réduit notre patrimoine. Les choses ne sont point comme les pièces d'une machine, mais comme les éléments en travail inépuisable d'un dessin toujours nouveau. L'homme connaît le monde, non point par ce qu'il y dérobe, mais par ce qu'il y ajoute : lui-même. Il fait lui-même l'accord qui est l'objet de sa connaissance, comme un clavier sur qui je promène les doigts.

Nous avons défini l'idée de nécessité ; nous l'avons réduite à l'ensemble de conditions solidaires dont doit justifier chaque objet pour recevoir de notre bouche un nom. Ce mot n'exprime donc au vrai que la confiance que nous reposons dans la nature, notre certitude de la retrouver toujours pareille à elle-même en tant qu'objet de notre connaissance. Nous sommes sûrs de notre lexique ; pas plus que les substantifs eux-mêmes, les verbes, neutres ou actifs qui en expriment les actions et les rapports ne faudront à leur office Les heures et les saisons réservent toujours les mêmes provisions d'adjectifs et d'adverbes. Il suit donc, d'après l'insistance avec laquelle elle les maintient ou les répète, que tous les vocables couchés aux pages de la nature ont pour elle une valeur propre, un sens indispensable, un import typique, sacramentel, une authenticité, et qu'ils sont l'objet prédéterminé du travail auquel ils servent de *termes*. L'effet seul est proprement de nécessité, péremptoire

et pure, incluse à ce chef, qu'il est, et la série des causes n'est qu'une vue du procédé mis en œuvre pour l'obtenir. La chose jaillit neuve, explicable par elle seule, et l'ordre permanent: Que cela soit ! ne cesse pas d'émouvoir les entrailles de la création. (Commandement que singe notre science, et nos expériences ne sont que des questions gauchement posées.) Où vous suivez la marche d'une *machine*, je goûte la pratique d'un instrument. Il n'y a point de lois, il n'y a que des *recettes*.

Démontons donc cette « machine », par quoi les maîtres d'école voudraient nous figurer ce « travail », obsession de l'esprit serf, par quoi l'univers accomplit, et mérite sans doute! d'être. Toute machine, vivante ou fabriquée, trouve hors d'elle-même son aliment et son objet (je mets à part l'horloge, dont le battement conduit le présent poëme), celle-ci différant de la première en ce qu'elle est étroitement déterminée *ad unum*. C'est cette double servi-

tude de la force à prendre et du produit à rendre qui nécessite l'ajustage rigoureux de ses pièces et l'ordre invariable de son jeu, la machine même. Or l'univers est total et par votre postulat ne comporte rien d'extérieur. Qu'est-ce donc que cette force privée de source, cette machine qui se nourrit et se produit elle-même ? Joujou, qui va, sans objet que son mouvement même, par la seule impuissance à s'arrêter. Voici l'automate éternel dansant indéfiniment ! — La machine n'est qu'un agencement de moyens entre deux termes qu'elle présume.

Pour conclure : toute cause est une combinaison que n'implique forcément aucun des termes qui la font. Elle n'engendre point l'effet qui la construit. Le monde n'est pas le développement inextinguible d'un principe, l'éploiement de l'atome, la déflagration spontanée d'une équation. Il n'y a rien d'intrinsèque aux corps qui à un moment total de l'existence les contraigne à

la génération de la suite. Les formules que je copie sur mon cahier ne suffisent pas plus à susciter le fait qu'à limiter l'ombre sur le miroir le « Pater » à rebours et le nom des diables *Setos* et *Crepo*. Parce que nous distinguons quelques-unes des conditions d'un fait, nous n'en possédons pas la raison d'être. Nous le voyons mieux ou autrement : c'est tout. L'oxygène se combine avec l'autre gaz, tout de même que le bras est uni à la main. Les lois de Kepler ne sont qu'une représentation abstraite, un dessin mathématique du mouvement d'un corps dans l'espace, une formule abrégée, une convention mnémotechnique. Tout corps plongé dans un liquide éprouve de bas en haut une pression égale au poids du liquide déplacé, c'est une loi : au même titre que cette assertion : si je m'enfonce les doigts dans la gorge, j'aurai envie de vomir. La seule différenee entre ces deux faits constants est que le premier, plus simple, est traduisible par un chiffre. Il y a loi,

partout où nous pouvons apercevoir une proportion constante et certaine.

Une proportion, c'est-à-dire une différence : la cause est radicalement cela. Elle est l'établissement ou la rupture d'un équilibre entre deux termes, la satisfaction d'un besoin, la composition d'un accord. Elle n'est point positive, elle n'est point incluse au sujet. Elle est ce qui lui manque essentiellement. Et que manque-t-il plus essentiellement à l'individu que d'être total ?

Ma richesse est inépuisable ! C'est posséder tout l'univers que de manquer de tout l'univers et de lui manquer moi-même.

II
DU TEMPS

Or c'est ainsi que les choses s'y prennent pour être ; rien ne varie ou n'engendre seul, mais de par un pur don, qui est fait, de ce

complément qu'il faut. Mais quel que soit le travail antérieur, la chose existe, la voici : tout a abouti à un nom ; tout a tourné à cela finalement, une forme, la production d'une certaine figure sensible. Acceptons-la telle qu'elle est. Toute figure est limitée *ex intra* par la quantité de matière qu'elle comporte, et de l'extérieur par les autres formes qui l'encadrent conterminales ; elle fait partie d'un ensemble plein, cohérent, indivisible ; elle s'y place et s'y agence. Ainsi qu'il y a une étude comme en profondeur des *causes*, pourquoi clore mon œil à une vue des choses dans le plan horizontal, à l'appréciation des *motifs* qui décorent et composent l'instant ? C'est le tableau qui donne à la tache que fait tout sa valeur. Mais le dessin n'est pas fini. Nous le voyons qui se fait sous nos yeux. Il ne nous suffit pas de saisir l'ensemble, la figure composée dans ses traits, nous devons juger des développements qu'elle implique, comme le bouton la rose, attraper l'inten-

tion et le propos, la direction et le *sens*. Le temps est le *sens* de la vie.

(*Sens* : comme on dit le sens d'un cours d'eau, le sens d'une phrase, le sens d'une étoffe, le sens de l'odorat.)

Comme la main de celui qui écrit va d'un bord à l'autre du papier, donnant naissance dans son mouvement uniforme à un million de mots divers qui se prêtent l'un à l'autre force et couleur, en sorte que la masse entière ressent dans ses aplombs fluides chaque apport que lui fait la plume en marche, il est au ciel un mouvement pur dont le détail terrestre est la transcription innombrable. Un corps ne peut être à la fois en deux points divers ; il faut donc qu'il s'y trouve successivement, qu'il cesse *d'être* là pour *être* ici. Ce déplacement pourquoi, et que signifient ces mots, *ici* et *là* ? Ailleurs, la présence d'un autre corps qui le maîtrise. Une seule position n'épuise pas les rapports de l'un à l'autre qui naissent de leur différence. Du fait

seul que par l'espace deux corps existent différents, naît le mouvement, qui est l'étude propre à chacun de sa comparaison avec l'autre. Quel est l'accrochage de ces corps entre eux ? ce mouvement, quel ? qui le bat ? où le ressort et le régulateur ?

Je dis que tout l'univers n'est qu'une machine à marquer le temps.

Dans cette vue, considérons les instruments humains qui ne sont que la copie, sans savoir, de l'horloge totale, et l'inclusion dans une boîte au moyen d'ancres et de pignons de cette même force qui fait rouler les grands chars de la Lune et des autres dieux. Trois organes s'y agencent : le mouvement, son régulateur qui en rend l'échappement égal dans toutes les fractions de sa durée, l'inscripteur ou la roue qui le traduit par sa révolution. Du mouvement la manière est double : la chute ou la détente, d'un poids ou d'un ressort ; elle utilise le sens par le corps d'une direction, ou la réaction d'une lame repliée, et, lui

offrant toujours le même obstacle à vaincre, en compte les touches successives. A quoi sert la roue, qui de son centre fixe transmet sur chacun des points de son disque l'impulsion qu'elle reçoit en un seul, modifiant la position sans altérer la distance. Mais quelle est la nature même du mouvement, et l'origine, au cœur ?

On peut considérer le mouvement à son départ, ou à son terme, selon qu'il va ou vient. Mais purement et en soi, il est d'abord un déplacement, l'éloignement d'un corps du point premièrement tenu. Ce point, l'ayant une fois occupé, il ne saurait de nature avoir aucune raison en lui d'y interrompre son séjour. S'il le quitte, c'est donc par l'effet d'une force extérieure et plus grande, d'une contrainte à quoi il cède. Mais du trajet qu'il suit résulte le sens d'une direction naturelle, ou poids, et la propension à retracer sa course. Et telle est l'origine du mouvement, au ciel et dans les horloges, telle est la pulsation initiale.

C'est pourquoi le soleil, arrêté sur lui-même, a pris feu dans le milieu du monde, l'extase dans la violence ! comme une lampe qui s'allume, comme quelqu'un qui regarde pour voir où il est, de tous côtés. Mais le déplacement absolu, mal ouvert au noyau luttant dans la compensation d'un double effort, se traduit en un déplacement relativement à lui des différentes parties de la masse périphérique, et le mouvement direct, axial, s'éloigner, se rapprocher, le battement vibratoire, se traduit en un vol de roue : rotation pour un corps unique, translation autour d'un pivot pour un système composé. Maintenant admettrons-nous, pour un instant, vainquant cette répugnance de l'esprit à rien digérer différent de ce qui repaît son œil, les mythes, ceux d'Empédocle, par exemple, ou de Laplace ? et, en dépit de ce principe que rien à soi seul ne naît ou ne se différencie, la nébuleuse, et cette roue du potier sur quoi les planètes se seraient elle-mêmes façonnées ? Rêve-

rons-nous que les semences des mondes enfouies au chaos y aient pris forme et accroissement, comme un cristal qui construit, comme une herbe qui pousse? Ou pas plus qu'une montre ne saurait marcher alors que de tous ses rouages le moindre manque, attesterons-nous que la machine destinée dans le ciel non pas à marquer le temps, mais à le produire, n'a pu commencer son branle avant l'ajustage et la disposition de ses poids et de ses volants? J'ai défini le poids : *le sens du sens;* pour les planètes, il est la confession de leur centre vital. Le soleil a, dans le travail qui le chasse à travers l'étendue, à surmonter avec son propre poids l'opposition des planètes qui l'étreignent et le « remontent », coalisées avec lui dans sa résistance. Et leur course à la fois est l'inscription du temps dans l'espace, traduction de la passion solaire, et l'échappement de la détente primordiale.

Attachons notre pensée sur ces derniers mots.

Le mouvement d'un corps est son abandon du

lieu premièrement occupé. Il est donc, nous l'avons dit, de soi, et avant tout, un échappement, un recul, une fuite, un éloignement imposé par une force extérieure plus grande. Il est l'effet d'une intolérance, l'impossibilité de rester à la même place, d'être là, de subsister. Et se dissout en mots insonores et sans issue de la bouche cette pensée, que, de même que cette perception consciente (1), en qui d'une âme avec un corps je suis moi, l'origine du mouvement est dans ce frémissement qui saisit la matière au contact d'une réalité différente : l'Esprit. Il est la dilatation d'une poignées d'astres dans l'espace ; et la source du temps, la peur de Dieu, la répulsion essentielle, enregistrée par l'engin des mondes (2).

Mais si le mouvement et le temps sont les expressions homologues d'un même fait, il suit que tout mobile animé de l'un sert à indiquer

(1) Connaissance de l'Est. *Sur la cervelle.*
(2) *Initium sapatientiæ timor Domini.*
Primus in orbe Deum novit timor.

l'autre et fait partie de l'entière machine chronométrique. Il suit encore que le temps a une réalité objective, une origine et un développement tels que montrés par le progrès des aiguilles sur le cadran, une existence concrète et une. Et, dès lors, que nous pouvons le considérer soit dans sa durée absolue et dans son écoulement uniforme, soit dans sa texture matérielle, dans sa suite ou dans son rythme. Ceci d'abord. Commençons par voir comment il se fait. Examinons les éléments de notre temps humain.

Dans la révolution qu'il accomplit sur ses pôles, le Globe successivement expose au soleil tous les points de sa surface. C'est cette présentation qui est notre jour. Aussi nettement, aussi minutieusement que par l'ombre du gnomon, que par le report de l'angle sur le cercle, le progrès et le déclin de la lumière, durant le temps que nous mettons à sortir de la nuit pour y rentrer, est traduit par tout ce qui l'absorbe. La couleur du ciel et de la campagne, le toucher du sol à

mes pieds. la fleur qui s'ouvre et se reclôt, l'attitude et la nuance de la végétation, l'activité des hommes et des animaux, tout cela ensemble avec un certain air commun remplit les divisions les plus fines de ce temps pur qui tique dans notre gousset. Le jour, c'est la Terre qui se roule dans le soleil, l'année, la figure de sa danse, la salutation à son Roi, la ronde qui l'éloigne ou l'approche de sa face perpétuelle; les saisons, ses attitudes. La position de la planète sur son orbite, son inclinaison sur l'écliptique, sont montrées aussi exactement que par le calcul astronomique par ce fruit que je tire et par ce feu qui s'allume. Le rythme des vents, les migrations des maquereaux et des cygnes, la verdure ou la neige, l'éveil de la puissance végétatrice, la connaissance de la petite herbe qui attend son humble moment de fleurir, le rut des quadrupèdes et le chant de tous les oiseaux, la longue cuisson de l'été, la riche cadence de l'automne, tout cela observe la mesure, garde le *temps*,

reprend et pousse la phrase ailleurs commencée, expose et nourrit le thème, conclut l'accord ; tout cela répond à tel aspect du ciel mathématique, à telle intersection de l'horizon et de la nuit. Et chaque jour de chaque mois le satellite qui officie à notre pèlerinage vient nous rapporter où nous en sommes ; la lune, comme un éclaireur que nous avons pris avec nous et comme un feu dont le navigateur recense l'éclat et l'éclipse, nous dit combien de temps il nous a fallu pour l'amener toute ou la soustraire au regard du soleil qui est.

Cependant à toute heure de la Terre il est toutes les heures à la fois ; à chaque saison, toutes les saisons ensemble. Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est Midi au cadran de la Pointe-Saint-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille Virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant

que Melbourne grille. Il semble que ce qui existe ne puisse jamais cesser d'être, et que du temps destiné à traduire l'existence sous le mode passager, chaque partie ayant, comme nous l'avons dit, une forme concrète et sa figure comme une femme, comporte une nécessité, permanente, inéluctable.

Or, telles la manière et la démarche du temps qui amène et produit toutes choses. Mais si l'heure comprimée dans le boitier ne laisse pour effet de son passage qu'une certaine fatigue du ressort, quelque usure des pignons, l'heure totale, créatrice, accomplit une œuvre, parfait des résultats, avance une histoire que nous pouvons lire. Le sédiment qui se dépose au fond des mers, le travail des coraux et des termites, les coulées de peuples et les submersions d'empires, tout cela ensemble sur le globe tour à tour noir et blanc, en mesure avec l'année, en place sur le site sidéral, poursuit le même ouvrage, développe la même révélation. Par le moyen des

jours égaux, dans la cadence toujours reprise de l'année, quelque chose qui a commencé dure et se poursuit. Les aménagements de la terre travaillée par le feu et par l'eau, les réactions des acides et des sels, le tirement spirateur de la végétation, l'animal asservi à son instinct, l'homme debout : tout concourt au même dessin, reçoit d'un même moteur impulsion, mesure et vie. Non moins que la passivité de la matière et la soumission de la bête, la liberté de l'homme raisonnable est nécessaire à l'œuvre commune. Je la compare aux « rétablissements » du corps qui maintient son équilibre sur son sol instable, à la main écrivante qui forme des mots du mouvement qui l'anime. La tâche du monde est de continuer, de ménager sa propre suite. Etre, c'est créer. Toutes choses dans le temps écoutent, concertent et composent. Les rencontres des forces physiques et le jeu des volontés humaines coopèrent dans la confection de la mosaïque Instant.

Ainsi le Temps n'est pas seulement le recommencement perpétuel du jour, du mois et de l'année, il est l'ouvrier de quelque chose de réel, que chaque seconde vient accroître, le *Passé*, ce qui a reçu une fois l'existence. Il est nécessaire que toutes les choses soient pour qu'elles ne soient plus, pour qu'elles fassent place à l'ultérieur qu'elles appellent. Le passé est une incantation de la chose à venir, sa nécessaire différence génératrice, la somme sans cesse croissante des conditions du futur. Il détermine le *sens*, et, sous ce jour, il ne cesse pas d'exister, pas plus que les premiers mots de la phrase quand l'œil atteint les derniers. Bien mieux il ne cesse pas de se développer, de s'organiser en lui-même, comme un édifice dont de nouvelles constructions changent le rôle et l'aspect, comme une phrase encore qu'une autre phrase explique. Enfin ce qui a été une fois ne perd plus sa vertu opérante ; elle s'accroît de l'apport de chaque seconde. La minute présente

diffère de toutes les autres minutes en ce qu'elle n'est pas la lisière de la même quantité de passé. Elle n'explique pas le même passé, elle n'implique pas le même futur. Je continue plus que l'aïeul dont je suis issu. A chaque trait de notre haleine, le monde est aussi nouveau qu'à cette première gorgée d'air dont le premier homme fit son premier souffle.

III

DE L'HEURE

Elle sonne et je retentis. A cette explosion du timbre, moi-même et toutes les choses qui existent, nous avons derrière nous la même quantité de passé, telle masse soustraite au possible est adjugée qui désormais ne peut être différente, tel titre sur le futur. C'est un coup qui m'éveille ;

je prends conscience de ce qui m'entoure ; la marée de l'univers a atteint telle marque disposée d'avance. Je suis. Je suis, mais quoi ? Je suis, mais je suis où ? Quelle heure donc est-il, en moi et hors de moi, suivant que je me clos ou m'ouvre ?

J'entends mon cœur en moi et l'horloge au centre de la maison.

Je suis. Je sens, j'écoute en moi le battant de cette machine recluse entre mes os par quoi je continue à être. Je « marche » par l'effet d'un mouvement sur qui je n'ai point d'action ; mon ressort intérieur, qui l'a bandé ? qui a réglé mon cœur ? quel nombre d'heures est-il fait pour me débiter ? à laquelle en suis-je ? Que je dorme ou veille, cela ne cesse pas de travailler à moi, de pourvoir à tout. La pompe à chaque coup cueille mon sang et le refoule, flambé par le soleil respiratoire, aux quatre bouts de mon corps. Et je ne pourrais longtemps réprimer l'essor de mes côtes. Soudain j'étouffe, le plan-

cher du diaphragme se tend, je tire l'air par les narines, et, m'y étant combiné, il s'expire de moi mon souffle, sonore ou non, parole ou pas, esprit psychique et buée sur le miroir. Et comme la flamme jaillit sous le soufflet, éclatent à chaque aspiration la vie du corps et celle de l'âme, le vers substantiel, phrase ou acte. Tel est ce rythme en nous par qui nous nous brûlons pour vivre, l'ancre de notre échappement. Et comme le ressort du chronographe, réglé sur le soleil, presse en se déployant le système de roues et de pignons qui aboutit à l'angle mobile des aiguilles sur le cadran, ainsi le battement de notre cœur amène l'heure que nous indiquons et que nous sommes.

Or l'heure, inscrite sur l'émail ou le calendrier, marque la position commune des choses dans la durée, du jour, de l'an, Juin, Midi. Son tour achevé, l'aiguille recommence une course indifférente. Demain sur le cercle des chiffres, la même ligne annoncera Minuit. Et sur le cadran

même de la Terre d'un an à l'autre Juillet se définit par des traits semblables. Jamais pourtant il n'est le même minuit, le même juillet. Sous les rythmes fermés du jour et de la saison, il est une heure absolue, reportée sur une droite, dont le symbole est un nombre sans cesse accru. Sous ce qui recommence, il y a ce qui continue. De cette durée absolue notre vie est, de la naissance à la mort, une division. Elle porte en elle-même, elle a reçu en dépôt une fois pour toutes le principe de son commencement et de sa fin. La matière brute persiste, la plante et l'animal même font partie du cycle qu'ils historient de l'année, comme le jacquemart sortant de sa guérite frappe sur la cloche les demies et les quarts ; l'homme seul ne marque d'autre heure que la sienne. Il sent en lui, il possède en lui le mouvement même dont les horizons successifs qui s'élargissent autour de lui sont les reporteurs circonférents (1). L'as-

(1) Spiritus vadens et non rediens. — Ps. 77,45.

pect des cieux et de la terre, le soleil qui se couche dans le feuillage et ce feuillage avec, la lune sur les chrysanthèmes ne sont pas moins la suite et l'effet du battement de son cœur, que son visage à lui-même, enfantin ou barbu. Nouvelle astrologie ! ce ne sont plus les astres qui fixent notre destinée avec l'arrêt horoscopique ; ce sont eux-mêmes qui obéissent à la palpitation héréditaire déléguée à ce vase de la vie sous mes côtes. Quelque chose compte en moi, ajoute I, parachève le nombre critique qu'attendent les attelages de soleils pour bourrer dans le harnais. Je sais que j'ai été construit pour mesurer telle portion de la durée. Au-dessous des choses qui arrivent, je suis conscient de cette partie confiée à mon personnage de l'intention totale. Je suis fait dans une vue, chaque minute de ma vie, suivant le jeu de ma liberté, est calculée pour un contact, comme chaque spire du ressort enroulé sur le barillet. Dans l'attention à mon intention je trouve la connaissance. J'apparais et je cesse

à la place et à l'instant que le commande le dessin et le dessein à quoi je suis nécessaire.

Jadis au Japon, comme je montais de Nikkô à Chuzenji, je vis, quoique grandement distants, juxtaposés par l'alignement de mon œil, la verdure d'un érable combler l'accord proposé par un pin. Les présentes pages commentent ce texte forestier, l'énonciation arborescente, par Juin, d'un nouvel Art poétique (1) de l'Univers, d'une nouvelle Logique. L'ancienne avait le syllogisme pour organe, celle-ci a la métaphore, le mot nouveau, l'opération qui résulte de la seule existence conjointe et simultanée de deux choses différentes. La première a pour point de départ une affirmation générale et absolue, l'attribution, une fois pour toutes, au sujet, d'une qualité, d'un caractère. Sans précision de temps ou de lieux, *le soleil brille, la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits.* Elle

(1) *Poiein*, — faire.

crée, en les *définissant*, les individus abstraits, elle établit entre eux des séries invariables. Son procédé est une nomination. Tous ces termes une fois arrêtés, classés par genres et par espèces aux colonnes de son répertoire, par l'analyse un par un, elle les applique à tout sujet qui lui est proposé. Je compare cette logique à la première partie de la grammaire qui détermine la nature et la fonction des différents mots. La seconde Logique en est comme la syntaxe qui enseigne l'art de les assembler, et celle-ci est pratiquée devant nos yeux par la nature même. Il n'est science que du général, il n'est création que du particulier. La métaphore (1), l'iambe fondamental ou rapport d'une grave et d'une aiguë, ne se joue pas qu'aux feuilles de nos livres : elle est l'art autochthone employé par tout ce qui naît. Et ne parlez pas de hasard. La plantation de ce bouquet de pins, la forme de

(1) Avec ses transpositions dans les autres arts : « valeurs », « harmonies », « proportions ».

cette montagne n'en sont pas plus l'effet que le Parthénon ou ce diamant sur qui vieillit le lapidaire à l'user, mais le produit d'un trésor de desseins certes plus riche et plus savant. J'allègue maintes preuves de géologie et de climat, d'histoire naturelle et humaine ; nos œuvres et leurs moyens ne diffèrent pas de ceux de la nature. Je comprends que chaque chose ne subsiste pas sur elle seule, mais dans un rapport infini avec toutes les autres. Quand j'aurai démonté tous les organes d'une plante ou d'un insecte, je ne saurai pas tout encore, pas plus que je ne saurai tout du Misanthrope ou de l'Avare par leur découpure sur le décor. Il me reste à apprendre en quoi *cette* feuille, *cet* insecte est essentiellement différent, et par là en quoi il est nécessaire, *ce qu'il fait là*, sa position dans l'ensemble, son rôle dans l'affabulation dela pièce. Le cerisier et le hareng ne sont pas si féconds que pour eux-mêmes, mais pour les peuplades pillardes qu'ils nourrissent. Le

temps passe, dit-on, oui : *il se passe* quelque chose, un drame infiniment complexe aux acteurs entremêlés, que l'action même introduit ou suscite. Qu'un critique se poste devant la scène béante ! il ne s'agit pas d'une rangée d'automates isolés produisant le même geste indéfiniment, mais d'une action commune, d'une *commedia dell' arte*, qui se poursuit. J'y ai moi-même mon entrée et ma sortie ; mes répliques sont stipulées. Là, toute chose, tout être est son nom propre, son poids spécifique dans le milieu où il est immergé, sa valeur totale en tant que signe du moment où l'action arrive. Vous me racontez Waterloo, vous m'expliquez la carte, vous me dites la rencontre de Wellington et de Blücher : et en effet il y a un lien entre ces notions. Or, je vois Waterloo ; et là bas dans l'océan Indien, je vois en même temps un pêcheur de perles dont la tête soudain crève l'eau près de son catamaran. Et il y a aussi un lien entre ces deux faits. Tous les deux écrivent la

même heure, tous les deux sont des fleurons commandés par le même dessin.

Tournons donc comme la religieuse Chaldée nos yeux vers le ciel absolu où les astres en un inextricable chiffre ont dressé notre acte de naissance et tiennent greffe de nos pactes et de nos serments. Mais à défaut de la polaire pour faire le point, sans planète pour en prendre la hauteur, sans sextant et sans horizons, regarde : ta destinée repose, aussi bien que dans les corps célestes, au cœur de ces gens inconnus qui décrivent à tes côtés leur trajectoire. Le fer-à-cheval que tu ramasses dans la poussière, le lièvre subit qui traverse ta route, ils s'échappent de cette affaire même dont tu es sans le savoir et dont la marche te pousse et te précède. *Cras*, dit le corbeau, demain ! Les oiseaux qui d'un long vol nous arrivent du Sund et de la Courlande nous jettent d'un cri lointain une nouvelle à prendre avec nous, à discuter ce soir morosement avec notre feu : (la création d'un « œil » ?

le déplacement d'une figure sur la terre hérissée d'hommes droits?). Et jadis notre observation n'était que de ce cercle le plus étroit qui nous contouche, la pierre où notre pied choppe, en sortant, cet homme qui éternue à notre coude. Mais aujourd'hui nous pouvons embrasser autour de nous des figures plus vastes et plus riches. Chaque matin, le journal nous donne la physionomie de la terre, l'état de la politique, le bilan des échanges. Nous possédons le présent dans sa totalité, tout l'ouvrage se fait sous nos yeux; toute la ligne du futur apparaît sur le rouleau d'impression qui l'attire.

Pour le répéter, le passé est la condition sans cesse grossie du futur, l'éternelle proposition créatrice de la tonique à la dominante. Brisons donc les liens qui nous ont tenus si longtemps captifs et foulons aux pieds le triste adage : *les mêmes causes produisent les mêmes effets*. Répondant premièrement qu'il n'y a de cause que totale, que chaque effet est l'évaluation diverse

de tout le moment, et que toute cause particulière n'est qu'une fiction pour notre commodité, par quoi nous isolons, les abstrayant dans l'absolu, nous douons d'une existence terminale telles prémisses, pour en dégager une mineure arbitraire. Secondement, et par suite, que la cause n'est jamais la même, mais l'opération comme d'une somme qui croît.

Il ne me reste à tirer sous ces lignes aucune barre : que ce discours débouche dans le silence et le blanc! Où seule ne peut se dissoudre cette dernière question : Mais, enfin, le sens, ce *sens* de la vie que nous appelons le temps, quel, donc, est-il? Tout mouvement, nous l'avons dit, est *d*'un point, et non pas *vers* un point. C'est de lui que part le vestige. C'est à lui que s'attache toute vie déroulée par le temps, c'est la corde sur laquelle l'archet commence et achève sa

course. Le temps est le moyen offert à tout ce qui sera d'être afin de n'être plus. Il est l'*Invitation à mourir*, à toute phrase de se décomposer dans l'accord explicatif et total, de consommer la parole d'adoration à l'oreille de *Sigè* l'Abîme.

Kouliang, 12 août 1903.

TRAITÉ DE LA CO-NAISSANCE AU MONDE ET DE SOI-MÊME

TRAITÉ DE LA CO-NAISSANCE AU MONDE ET DE SOI-MÊME

ARGUMENT

PRÉLUDE. — Parenté des mots naître et connaître. De trois espèces de connaissance.

ARTICLE PREMIER. — De la connaissance brute, soit l'établissement et la constatation des rapports qui sont entre les choses. Ce que tous les êtres ont de semblable, le mouvement. Opérations, virements d'un compte à l'autre. La matière et l'esprit ont ceci de semblable que ces deux réalités sont soumises au mouvement. Il y a mouvement partout où il y a variation dans l'existence. Idée d'une géométrie sans espace. La nature et nous animés de la même force géométrisante. Ce que tous les êtres ont de différent la *fin* : ou arrêt que les autres êtres leur imposent. C'est ainsi qu'ils connaissent les autres

êtres et se connaissent eux-mêmes en étant ce qui leur manque. Toutes les choses se connaissent soit contiguës, soit complémentaires. Tout mouvement, quand il atteint sa fin, a pour résultat une création d'équilibre ou forme. De là deux états ordinaires de matière suivant qu'elle établit ou maintient son équilibre : efférence et vibration. La vibration est le mouvement prisonnier de la forme. Deux espèces de formes : formes stables, formes développées ou inscrites dans la durée. D'où, deux sortes primaires de connaissances : connaissance des limites, connaissance de la construction élaborée par soi. Comment chaque chose est à la fois définie et définissante : définie par les choses extérieures, définissante en leur étant extérieure ; elle ne connaît donc que ce qu'elle exclut par sa propre existence. Connaissance ou effet de soi-même suivi chez les autres ; plus une chose est générale, plus elle est génératrice. Reconnaissance ou retour de l'effet sur la cause et constatation de l'action subie.

Nous ne naissons pas seuls. Naître, pour tout, c'est co-naître. Toute naissance est une connaissance.

Pour comprendre les choses, apprenons les mots qui en sont dans notre bouche l'image soluble. Ruminons la bouchée intelligible. La parenté est certaine qui relie les idées dans trois langues d'*acquérir par l'esprit* et de *surgir*; *genoumai* et *gignôsko*, *nasci*, *gignere*, *novi*, *cognoscere*, *naître et connaître*. Jusqu'aux formes inchoatives et passives réparties entre les deux familles, tout, dans l'anatomie de ces verbes, veut dire. Interprétons, que toute chose qui s'inscrit dans la durée est requise par la constitution ambiante et préalable de sa condition complémentaire et trouve hors d'elle-même sa *raison* d'être qui se parfait en l'engendrant. J'appelle très proprement connaissance oui cette nécessité pour tout d'être partie : d'abord. Cette partie secondement, la liberté pour l'homme de la *faire*, de créer sa position lui-même sur l'ensemble ; et troisièmement cette répercussion, qui est de savoir ce qu'il fait.

ARTICLE PREMIER

Vraiment le bleu connaît la couleur d'orange, vraiment la main son ombre sur le mur; vraiment et réellement l'angle d'un triangle connaît les deux autres au même sens qu'Isaac a connu Rébecca. Toute chose qui est, de toutes parts, désigne cela sans quoi elle n'aurait pu être.

Cela, donc, *sans quoi rien qui soit ne saurait être*, que ces mots pour le présent supportent notre idée de la connaissance. Tout d'abord, il est évident que la partie ne peut exister sans le tout, ni toutes choses sans chacune, et voici, pour éclairer cette interdépendance, le corps humain. Il y a, entre les différents organes qui le composent, union d'échange comme du cœur au poumon, qui ne vit que du commerce qu'ils entretiennent; union de moyen comme de l'œil au pied, de la main à la bouche; union de proportion, comme des poids respectifs de la chair

et des os; union simplement de fait, comme des cheveux et des doigts de pied parce qu'ils tiennent au même individu. Tous ces rapports répondent réellement à des ordres divers de la connaissance; ils en sont réellement hors de nous des exemplaires matériels et opérants. La nature connaît avec ses mers et ses monts, avec ses mines et ses volcans et le point minutieux de ses brins d'herbe, comme nous avec l'équation, le théorème, le syllogisme et la métaphore.

Si donc nous définissons connaissance l'établissement et la constatation des rapports qui sont entre les choses, avant tout, qu'elles se puissent toucher, et qu'elles soient, sous ce qui fait chacune, semblables en leur fond. Ce semblable, quoi? Le *mouvement* d'abord, ou ce sens que j'ai décrit de la direction, appel et résistance. De la solidarité et de l'appui qu'il rencontre dans son travail, le mobile déduit sa *masse* et sa *quantité*; de sa différence des autres mobi-

les les définitions de *distance*, de *dimensions* et de *proportions*. Tels sont les éléments de l'univers mathématique et la première édition du Pont-aux-ânes. Tout se réduit à l'addition de l'unité, comme 2 qui contient 1 n'exige pas 3. Toute nécessité n'est qu'analytique; les lignes inscrites au folio du sédiment, au rôle de l'arbre, ne tiennent pas tout notre bilan; à chaque article est ouvert un compte où jour à jour s'inscrivent la recette et la dépense, et il y a cela seulement de nécessaire, que chacun balance les autres, que chaque *mouvement de fonds* puisse être vérifié. La caisse n'est jamais fermée, l'abaque ne connaît point chômage. Si les choses dans leur fond se peuvent représenter par un symbole uniforme en tant que soumises au mouvement, comme nous représentons en monnaie leur valeur d'échange et de circulation, on voit que toute l'activité de la nature se réduit à l'*opération* arithmétique, ses mutations aux virements d'une cote à l'autre, sa nécessité à la correspon-

dance de ses comptes. Et je n'imagine pas à l'épicurienne cette provision préalable d'*atomes*, qui ne peuvent être distincts puisqu'on les suppose indifférents : rien sans doute du grand au plus petit n'apparaît qu'organiquement et composé. Cela seul est commun et sous tout traduit par l'unité solitaire ou simultanée, que toutes choses sont soumises au mouvement, à la *passation* comme aux colonnes d'un sommier Le chiffre ne déserte un total que pour en intégrer un autre : addition-soustraction. La multiplication comme un épi est le *produit* de la comparaison d'une quantité avec elle-même. Partout les forces en conflit opèrent la division : les parois du vase calculent au plus juste le poids de l'eau qu'elles renferment, le couvercle du sol, comme une barre tracée entre deux nombres, l'effort du feu, l'eau qui bout, la pression de l'atmosphère. Tout chiffre est une équation, de l'unité ajoutée à elle-même qui, total, représente l'Etendue dans les différents objets qui la composent, et dont la

mise en œuvre forme cè que nous appelons durée, le Temps.

Ici s'offre un doute, préliminaire, à résoudre.

Que sont, au rapport de l'une à l'autre, les réalités désignées sous le nom de matière et d'esprit? Si elles sont radicalement hétérogènes, séparées jusque dans leur fond, comment pourraient-elles co-naître l'une à l'autre? et se connaître, ne se connaissant pas? On doit donc leur refuser non pas la différence qui est féconde, mais un isolement de nature qui est inconcevable. Toutes deux sont des créatures et relèvent, dès lors, de l'état de mouvement.

Il faut considérer en effet que l'état de mouvement ne s'applique pas uniquement aux choses corporelles et n'est pas synonyme d'un déplacement local. Il y a mouvement, partout où il y a variation dans l'existence. Une apparition suivie d'une disparition, cela constitue un mouvement, que ces faits s'attachent, par exemple, à une idée ou à une tache sur le mur. Ces appari-

tions et ces éclipses peuvent constituer un rythme récurrent, un individu arithmétique jouissant de propriétés distinctes. Bien plus, je dis que, sans aucun lieu, subsistent les idées d'intérieur ou d'extérieur, ce qui est et ce qui n'est pas la chose même, ce qui est la chose et ce qui est sa condition. D'où découlent aussitôt les idées de direction, de sens, d'intention, d'attention, d'intension et d'extension, et leurs degrés. Avec la seule idée de son existence une, l'esprit peut créer toute la géométrie.

Les signes de la géométrie, en effet, par eux-mêmes, ne s'appliquent pas plus à des grandeurs matérielles que les chiffres ne désignent des étoiles ou des choux. L'arithmétique et la géométrie partent toutes deux du principe d'une existence une, que celle-ci traduit par un *point.* Nous disons d'une chose qu'elle n'est *point*, pour exprimer la négation la plus absolue. Ce point est un signe pur, indépendant de toute expérience extérieure positive. Or, cette possibi-

lité de concevoir la réalité désignée par le point implique celle d'en concevoir une seconde identique, et cela indéfiniment. Ce pouvoir *continu*, actualisé ou non, est désigné par la *ligne*. Le point unique nous fournit l'idée d'initiation et de départ. Un second point nous fournit l'idée de direction. Une série de points interdépendants et s'engendrant l'un de l'autre de telle sorte qu'on ne puisse arriver au dernier sans passer par tous les autres, nous fournit l'idée de la droite, de la parallèle et de la perpendiculaire. Une série de points, tous séparés par un nombre égal d'unités d'un point de départ unique, nous fournit l'idée du cercle et de la courbe. Un nombre d'unités en croissance proportionnelle nous fournit l'idée de l'angle. L'expérience ne fait que nous fournir, pour ainsi dire, le papier et l'encre, le moyen de représenter ces idées, le champ sur qui projeter l'ombre de notre unité.

Loin de moi la pensée niaise, parce que notre

intelligence à elle seule peut créer des figures géométriques et que nous voyons le monde extérieur tout entier se réduire à ces mêmes figures, que celui-ci soit l'œuvre de celle-là. Je constate seulement que le monde et moi sommes animés de la même force géométrisante, que je retrouve indifféremment et commodément en moi ou hors de moi. C'est ainsi que, devant une toile peinte, l'œil de lui-même recule et situe les plans, établit la troisième dimension. Nous faisons partie d'un ensemble homogène, et comme nous co-naissons à toute la *nature*, c'est ainsi que nous la connaissons.

Mais nous ne parlons en ce premier article que des choses matérielles, selon qu'elles se connaissent communes : voyons-les se connaître différentes.

Tout est mouvement, ou, ce qui revient au même, tout est exprimé par lui. Or, le mouvement est, je l'ai dit ailleurs, l'impossibilité pour le mobile de *subsister*, de garder la place qu'il

occupait ; il tend de *nature* à s'en éloigner, il fait effort pour fuir. Dans cet écart, il est amené en contact avec les autres corps qui l'entourent et constate le champ qu'ils lui laissent. Il ne pourrait sans eux tenir cette position, qui est la sienne. Il évalue par eux l'intensité de son travail, de la résistance qu'ils lui opposent et de la réaction qu'il détermine. Il provoque ou subit leurs œuvres. Il trouve hors de lui-même sa définition, sa mesure et sa fonction. Il connaît, c'est-à-dire qu'il se sert de soi pour connaître ce qui n'est pas lui-même, et, à l'inverse, il connaît qu'il est cela, sans quoi tout le reste ne saurait être, ni en qualité, pas plus que le total sans chacune des unités qui le composent, ni dans sa qualité concrète, pas plus que l'heure sans le rouage.

Connaître donc, c'est être : cela qui manque à tout le reste.

Rien ne s'achève sur soi seul ; tout est dessiné aussi bien que du dedans par lui-même du dehors

par le vide qu'y tracerait absente sa forme, comme chaque trait est commandé par les autres. Le lac peint le blanc cygne en lui suspendu sur le ciel ovale, l'œil du bœuf la pâture et la pastoure. Le coup de vent du même trait rafle, emporte la crache de la mer, la feuille et l'oiseau du buisson, le bonnet des paysans, la fumée des villages et la sonnerie des clochers. Comme un visage gagné peu à peu par l'intelligence, quand l'aube naît, les règnes végétal et animal ont fini de dormir. Ainsi des thèmes communs sont proposés à la réflexion des choses diverses. Toute la surface de la terre avec l'herbe qui la couvre et les bêtes qui la peuplent est sensible comme une plaque travaillée par le soleil photographique. C'est un vaste atelier où chacun s'efforce de *rendre* la couleur qu'il prend au foyer solaire.

Les choses ont deux moyens de se connaître, c'est-à-dire, au sens adopté dans ce paragraphe, de se compléter dans l'étendue en s'avérant soit contiguës, soit complémentaires. Toutes s'ins-

crivent dans une forme plus générale, s'agencent en un *tableau :* c'est une question de point de vue à chercher, ce regard à qui elles sont *dues*, le retrouver. Et de même que nous connaissons les choses par la détermination d'un caractère général que nous leur décernons, de même les choses se connaissent entre elles par l'exploitation d'un principe commun, soit la lumière semblable à un œil qui voit. Chacune obéit à la nécessité d'être vue. La rose ou le pavot signe rouge l'obligation au soleil d'autres fleurs d'être blanches ou bleues. Tel vert ne saurait pas plus exister à lui seul qu'une masse sans ses points d'appui. Chaque note de la gamme appelle et suppose les autres. Aucune ne prétend seule à rassasier le sentiment. Elle existe à la condition de ne pas être ce que sonnent les autres, mais à la condition, aussi, impérative, que cela, les autres le sonnent à sa place. Il y a connaissance, il y a obligation de l'une à l'autre, lien donc entre les différentes parties du

monde, comme entre celles du discours pour former une phrase lisible ; et de même qu'il y a suite des sentiments comme des mots qui les expriment, il y a composition dans les mouvements dont l'heure est autour de nous le témoin. Pas plus que le temps ne saurait s'arrêter, ainsi des rouages qui le fabriquent.

Le mouvement n'est pas un état momentané de la matière, local, accidentel ; il n'en est pas seulement un caractère, une « puissance » inséparable ; il est son acte permanent et le suppôt même de son existence. La pesanteur n'est point l'effet d'une « attraction » exercée du dehors sur une masse d'ailleurs inerte. C'est cette masse elle-même en qui son essor est inclus et la pierre vole au sol comme un oiseau vers l'arbre.

Or, tout mouvement a pour résultat la création ou le maintien d'un état d'équilibre. Cet équilibre, dans le domaine de la matière, que ce soit organisée ou brute, ne se trouve que dans l'établissement d'une forme ou figure de compo-

sition. Tout ce qui est travaille à être d'une manière plus complète ; c'est-à-dire à construire l'idée en qui il puisse s'agréger à ses différences organiques. Ces formes ont par elles-mêmes une valeur permanente, absolue, obligatoire, exigence mécanique et nécessité de représentation. Ce sont réellement des corps et toutes choses prennent corps en elles.

De là deux états ordinaires de la matière, suivant qu'elle établit ou maintient son équilibre; efférence et vibration. Le premier, suivant qu'on l'envisage d'un côté ou de l'autre, répond assez aux mots dans notre esprit de conception et d'imagination. Ou plutôt, il en est l'expression actuelle, mais accidentelle et passagère, un arrangement démoli qui se refait. La matière ne saurait pas même exister sans une série de formes de plus en plus générales et comme concentriques en qui elle se dispose et se constitue. Le second état est la constatation de cet arrangement auquel elle est parvenue. Rien, dans la

nature, ne se trouve à l'état d'inertie. Le marbre où le sculpteur le copie est aussi vivant que le bras même dont Hercule maintient son monstre, et le vaste assemblement de muscles et d'os qui construit le corps de la terre ne suffirait pas plus à l'asseoir en place sans l'énergie de l'effort commun qu'il fait, qu'à contenir nos entrailles les toiles savamment bandées de notre ventre sans la marche réglée de notre pile nerveuse. La vibration, c'est le mouvement prisonnier de la forme. Cette vibration se traduit selon un même milieu en un certain ordre qui est dérangé par tout contact ou choc reçu de l'extérieur : c'est le premier état de la sensibilité.

Les formes, telles que nous les avons définies, c'est-à-dire lieux ou figures de composition, ne possèdent point le repos, mais intègrent perpétuellement le travail qui leur incombe d'être : se faire, se maintenir. On peut distinguer deux espèces de formes et, de même, deux espèces de formations. La première est de soi complète, et,

à l'abri d'une influence extérieure suffisante à en détruire la balance, n'implique de nécessité aucun changement. Les corps chimiques sont fabriqués une fois pour toutes et le triangle rectangle est de définition parfaite en dehors de sa révolution autour d'un de ses côtés. La seconde espèce comporte une série d'états successifs, obligatoirement et solidairement reliés l'un à l'autre, en sorte que tout arrêt dans leur production peut entraîner la disparition de la forme elle-même. Ce *mode* reçoit le nom de développement. Nous n'assistons plus au remplacement brusque d'une forme par une autre, comme il arrive dans une combinaison chimique par une transposition des équivalents : la matière passivement subissant les rapprochements qui lui sont imposés. Ici la forme se façonne et se produit elle-même. D'avance l'arbre en terre, l'homme dans le sein de la mère a une sûre connaissance de soi. Le développement, c'est la forme inscrite dans la durée, comme ailleurs sur le plan de la

surface, et les parties successives en sont aussi solidaires que les membres simultanés. Le germe sait tout ce qu'il a à faire, il remplit de point en point son programme ; il choisit dans le milieu qui l'entoure la nourriture qu'il lui faut, comme un peintre ses couleurs, comme un maçon sa brique et son mortier. Les tours de Scapin, la machination des mélodrames, les combinaisons de Colombine et d'Arlequin pour se rejoindre en dépit du jaloux sont peu à côté des ruses qu'emploie le parasite pour parvenir à sa maturité à travers trois ou quatre organismes différents. Le premier état, je l'ai dit, de la connaissance qu'un corps a de lui-même est la constatation du lieu qu'il occupe, c'est-à-dire de l'impossibilité où il est de sortir de l'arrangement dont il est partie; la vibration, ou choc suivi d'un retour multiplié, est le premier tact intérieur. Nous en voyons maintenant le second état, extérieur et actif, dans cette image que l'être vivant produit, dans cette construction

qu'il élabore de soi, il n'existe plus par une simple limitation opposée du dehors, il se fait du dedans lui-même.

Si nous retournons maintenant à notre principe : *connaître, c'est constituer cela sans quoi le reste ne saurait être*, nous éprouvons que cette connaissance comporte des degrés divers de précision ou de nécessité. Il y a une nécessité d'ordre absolu : *le tout ne saurait être sans ses parties*. Il y a des nécessités ou des convenances d'ordre concret et subordonné, suivant qu'il s'agit de l'être en soi ou qualifié. Rien n'est terme, que ce qui, terminant, exclut, terminé, l'extérieur, et la connaissance varie avec le contact. Tout corps constitue le terme final d'un ensemble de séries convergentes, leur aboutissement commun qui ne saurait manquer. Plusieurs de ces séries ont avec lui un rapport constant, de sorte que, sans leur apparition préliminaire ou simultanée, il ne saurait être, et tel ; d'autres un contact simplement accidentel, nécessaire

cependant, puisqu'elles contribuent à le définir, à déterminer son point sur la durée. De même que le coloré est limité par un autre coloré, il désigne de toutes parts autour de lui les derniers termes, constants ou non, de séquences venant de l'infini. Il les appuie, les arrête et les coordonne; il noue, il est le lieu du croisement infiniment complexe du fil avec la trame. Définir une chose, c'est littéralement la délimiter du fait du cadre aux éléments permanents ou fugaces où elle est encastrée. Toute chose donc est définie et définissante; elle est définie sur tous ses points, elle définit par un seul. Elle connaît par ce qu'elle exclut, de fait ou de nature. Elle est cernée du rayonnement de ses indices. Définir, c'est isoler, c'est exclure : c'est dire pourquoi une chose n'est pas toutes les autres. Lorsque deux termes s'opposent, chacun des deux ajoute à la somme des différences dont l'autre est constitué. La formule serait à peu près telle : « Cette chose n'est pas celle-ci que je constitue; elle n'é-

puise pas l'être; rien que par mon seul fait elle n'intègre pas la somme et je l'enrichis en m'ajoutant au nombre des choses qu'elle n'est pas; je suis investi du droit de lui dénier la totalité et je rencontre en elle le point par où celle-ci m'est refusée. »

La chose, ne connaissant que ce qu'elle exclut, ne connaît que ce qu'elle n'est pas et ce qui n'est pas elle-même.

On le dira donc très bien : être, c'est n'être pas une chose, c'est n'être aucune autre, c'est être empêché de l'être, soit par une opposition matérielle, soit par le besoin qu'elle a de moi comme tel. La connaissance est la constatation de mon contour. — Or il y a la *connaissance* et il y a la *reconnaissance*, suivant que l'on considère la chose comme causante ou ayant cause.

(*Cause* : moyen fourni à la chose d'être ou se montrer ce qu'elle est. La cause de la chaleur, la Cause de la Justice, causer avec un ami.)

La connaissance donc, prise uniquement ici

dans son sens *réel* de causation et d'action sur le dehors exercée, c'est l'effet de soi-même suivi chez les autres. Cet effet se traduit, soit par une simple impossibilité pour l'autre d'occuper le lieu que je tiens, soit par une impulsion donnée, par un travail accompli dont je suis la source et dont il est le sujet. Cette connaissance peut prendre le nom d'information, puisque la fin en est la production d'une forme. C'est dans ce sens que la mer connaît le navire, la hache et le roc natal, tous deux, le chêne, le feu, la nourriture qu'il cuit, le métal qu'il fond, Rome qu'il embrase. Aussi loin que l'action va de sa source, jusque-là la connaissance. Comprenez que plus une chose est *générale*, plus elle est *génératrice*. La chose est délimitée ou définie par l'ensemble de ses actions, finie en fait, infinie en puissance comme le nombre des objets qui peuvent lui être présentés.

Réciproque à ce premier terme répond l'autre, qui est la *reconnaissance*. L'un donne et

l'autre demande. L'un propose et l'autre dispose. L'un prouve et l'autre éprouve. Il accepte par mesure de qui l'entoure opposition, impulsion ou aliment. Accident ou nécessité, passagère ou permanente, rencontre ou accouplement. Le second terme reçoit du premier un contraste à établir, une énergie à transformer, une vertu à traiter. Or, tandis que les activités latentes en la matière brute attendent l'occasion qui les dégage ou l'objet qui les manifeste, comme la fumée dans un rayon de soleil, la plante et la bête sont toujours en acte; elles se fabriquent de l'aliment qu'elles se procurent l'existence : leur vie n'est qu'une adhésion à la source d'où ils la tirent. *Reconnaissance* exige au préalable *connaissance* qui la provoque, le second terme ne peut être et tel sans le premier, mais non pas à l'inverse. La terre est toujours féconde, quelles que soient les moissons qui la couvrent; paille ou livre, tout est bon au feu qui les dévore; l'herbe nourrit les animaux divers qui

la broutent. Mais des roses sans tel sol, et tel insecte sans tel fruit, non pas. La cause peut être sans l'effet, mais non point l'effet sans sa cause. Le second est pour la première un moyen d'être parmi d'autres; la première est au second sa raison d'être. Le « connaissant » ne connaît que lui-même et les moyens sans quoi il ne pourrait être tel; le « reconnaissant » connaît un autre sans qui il ne pourrait être et le désigne avec précision. Bien entendu, cette distinction n'est que logique, les deux qualités pouvant se trouver réunies chez le même sujet.

Ces principes sont posés.

ARTICLE DEUXIÈME

ARGUMENT

ARTICLE DEUXIÈME. — De la connaissance chez les êtres vivants. — L'acte vital par excellence est l'élaboration de la vibration nerveuse. Que la sen-

sation est un état de l'être non point passif, mais actif. — Le végétal ou élaboration de la matière combustible. L'animal ou état de la matière allumée pourvoyant à sa propre alimentation. La respiration ou balance entre les besoins de l'individu et l'exigence extérieure. De la vibration vitale essentielle, ou mouvement qui, partant d'un centre, gagne tous les points d'une aire circonscrite par la limite qu'il marque en cessant. Deux temps de la vibration, émission et réaction. Toute vibration gagne et occupe une forme. Toute forme est fermée. Notre appareil nerveux est consacré à l'élaboration de la vibration. Il est ce qui frémit au contact de l'Etre. Notre être à chaque instant naît et co naît aux autres corps dont il prend ainsi connaissance. La connaissance sensible de l'homme est une naissance consciente qualifiée par l'objet qui en limite l'expansion. Connaître par les sens, c'est se produire en tant que qualifié par telle sensation. Des appareils préposés à notre contact avec l'extérieur. Du toucher. Du goût. De l'odorat. De la vue. Digression : justification de l'« anthropomorphisme ». Que c'est nous qui fabriquons nous-mêmes l'énergie à laquelle les ondes optiques extérieures viennent s'accorder. De l'ouïe, ou sens direct du mouvement et de la durée. L'homme partout où il est *connaît*, unit en lui des choses différentes.

J'ai indiqué dans ces pages préliminaires une connaissance hors de nous entre les choses elles-mêmes selon les rapports qu'elles nourissent. Analysant le mot, j'y ai trouvé des idées d'assemblage et de production, de forme et de mouvement. J'ai peint la figure de Pan, la passion de l'univers travaillé par la prohibition de subsister. J'ai défini la notion de partie, chacune indispensable à chacune et à toutes. J'ai assez parlé de la *connaissance de construction* : il me reste à traiter de la *connaissance de constatation* selon que dévolue à notre esprit.

Appliquant les principes acquis, je comprends que, pour l'homme comme pour les autres êtres, vivre, c'est connaître. Quel est donc le mode particulier de sa connaissance ou vie ?

L'acte vital, essentiel de moi, est l'élaboration de la vibration nerveuse.

Pour me faire mieux entendre, je reproduis ici les lignes déposées aux feuilles d'un autre livre, « SUR LA CERVELLE ».

« La cervelle est un organe. L'étudiant « acquiert un principe solide s'il étreint forte- « ment cette pensée, que l'appareil nerveux est « homogène dans son foyer et dans ses ramifi- « cations, et que la fonction en est telle, simple- « ment, que la détermine son efficacité mécani- « que. Rien ne justifie l'excès qu'on impute à la « matière blanche ou grise, accessoirement au « rôle sensitif et moteur, de « secréter », ainsi « que bruit une apparence de paroles, l'intelli- « gence et la volonté, comme le foie fait de la « bile. La cervelle est un organe, au même titre « que l'estomac et le cœur; et, de même que les « appareils digestif ou circulatoire ont leurs « fonctions précises, le système nerveux a la « sienne, qui est la production de la sensation « et du mouvement.

« J'ai employé le mot « production » à des- « sein. Il serait inexact de voir dans les nerfs « de simples fils, agents par eux-mêmes inertes « d'une double transmission, afférente, comme

« ils disent, ici, là efférente, prêts indifférem-
« ment à télégraphier un bruit, un choc, ou
« l'ordre de l'esprit intérieur. L'appareil assure
« l'épanouissement, l'expansion à tout le corps
« de l'onde cérébrale, constante comme le pouls.
« La sensation n'est point un phénomène pas-
« sif ; c'est un état spécial d'activité. Je le com-
« pare à une corde en vibration sur laquelle la
« note est formée par la juste position du doigt.
« Par la sensation je constate le fait, et je con-
« trôle, par le mouvement, l'acte. Mais la vibra-
« tion est constante.

« Et cette vue nous permet d'avancer plus
« loin notre investigation. Toute vibration impli-
« que un foyer, comme tout cercle un centre.
« La source de la vibration nerveuse réside dans
« la cervelle, qui remplit, séparée de tous les
« autres organes, la cavité entière du crâne her-
« métique. La règle d'analogie indiquée à la pre-
« mière ligne défend d'y voir autre chose que
« l'agent de réception, de transformation et

« comme de digestion de la commotion initiale.
« On peut imaginer que ce rôle est spécialement
« dévolu à la matière périphérique, que le subs-
« trat blanc forme comme un agent d'amplifica-
« tion et de composition, et enfin que les orga-
« nes compliqués de la base sont autant d'ate-
« liers de mise en œuvre, le tableau de distri-
« bution, les claviers et les compteurs, les appa-
« reils de commutation et de réglage.

« Nous devons maintenant considérer la vibra-
« tion elle-même. J'entends par là ce mouve-
« ment double et un par lequel un corps part
« d'un point pour y revenir. Et c'est là l' « élé-
« ment » même, le symbole radical qui cons-
« titue essentiellement toute vie. La vibration
« de notre cervelle est le bouillonnement de la
« source de la vie, l'émotion de la matière au
« contact de l'unité divine dont l'emprise cons-
« titue notre personnalité typique. Tel est l'om-
« bilic de notre dépendance. Les nerfs, et la tou-
« che qu'ils nous donnent sur le monde exté-

« rieur, ne sont que l'instrument de notre con-
« naissance, et c'est en ce sens seulement qu'ils
« en sont la condition. Comme on fait l'appren-
« tissage d'un outil, c'est ainsi que nous faisons
« l'éducation de nos sens. Nous apprenons le
« monde au contact de notre identité intime.

« La cervelle, donc, n'est rien d'autre qu'un
« organe : celui de la connaissance animale,
« sensible seulement chez les bêtes, intelligible
« chez l'homme. Mais, si elle n'est qu'un organe
« particulier, elle ne saurait être le support de
« l'intelligence ou de l'âme. On ne saurait faire
« à aucune partie de notre corps, image vivante
« et active de tout Dieu, ce détriment. L'âme
« humaine est cela par quoi le corps humain est
« ce qu'il est, son acte, sa semence continuel-
« lement opérante, et, selon que prononce
« l'Ecole, sa forme. »

La vie de la plante est essentiellement une

acquisition ; sa manière d'être est de croître ou de dépérir. Cette croissance est un emmagasinement de la matière qu'elle va puiser dans le sol par ses racines, dans l'air par ses feuilles respirantes ; sa force est commandée par cette double emprise, sa *capacité* de vivre par la contenance dévolue à sa forme. La substance qu'elle acquiert, ce qu'elle prépare et qu'elle achève en mourant par la restitution de l'eau qu'elle a imbue, ceci : de quoi brûler et se dissoudre en cette flamme dont elle est l'image poussante.

Si le végétal peut se définir en tant que « la matière combustible », pour l'animal, il est la matière allumée. Chez l'un la forme ou qualité est adéquate à la quantité de matière qu'elle comporte et qu'elle amasse. Mais le corps vif, l'âge adulte bientôt atteint, et dépouillé le premier habit, noviciat ou déguisement nécessaire à couvrir l'étincelle germinale, ne se maintient qu'à la condition de se détruire et de se fournir à soi-même aliment. C'est un appareil de con-

sommation ; il doit transformer la nourriture qu'il prend au dehors pour suffire à son foyer, il doit l'élaborer en vase clos. Cette digestion, cette nécessité de destruction, implique de soi l'isolement du sujet, sa séparation, mesurée par le besoin, de la source d'approvisionnement, un acte spontané pour s'y reprendre. Le végétal en croissant remplit la forme qui lui est assignée ; l'animal maintient la sienne en brûlant de quoi nourrir l'énergie dont elle est l'acte, en se procurant de quoi contenter la faim du feu reclus en lui. L'être vivant, ne pouvant croître, ne maintient sa forme qu'en éliminant ce qui excède. Il se conserve en se détruisant. Comme l'horloge et le sablier, il marche par la chute en lui de sa substance qui se désagrège. Séparé de cette bouche qui l'a amorcé de son Créateur, il se prend à cette mer même de mouvement qui l'immerge, il en aspire l'impulsion jusqu'aux extrémités de son corps, et, ayant reçu de l'air complément, il restitue la partie de soi défaite.

L'effet de ce feu comme de tout autre est de détruire un arrangement libratoire, dont les éléments, recherchant à l'état d'efférence leurs groupes d'affinité, se divisent, suivant leur essor intérieur ou externe, en force et en résidu.

L'être animé est creux ; à la façon d'une bouteille, il témoigne du souffle qui l'a formé et le regonfle à chacune de ses aspirations. Ce vide comporte un état de déséquilibre natif, une démolition interne et passive, compensée par une reprise active sur le dehors. Or, nous avons imaginé que toute forme est l'œuvre et le témoignage d'un certain balancement vibratoire ; enfermée dans la matière dite inerte en un cycle récurrent, la vibration est cette balance sur laquelle un corps incessamment se pèse dans toutes ses parties ; (j'ai dit ailleurs le sens que je donne au mot poids). Le système vital manifeste, amplifie cette oscillation économique, qui opère ici le départ entre les besoins de l'individu et l'exigence extérieure qui le grève ; elle est l'action

élective en nous, elle est la trémie et le trébuchet. Examinons donc notre vibration humaine et voyons quelle en est la source et l'œuvre.

La vibration par laquelle nous constatons l'existence et les limites de notre personne est celle même qui l'a édifiée et qui continue à la maintenir. L'acte créateur essentiel est l'émission d'une onde. L'onde schématiquement peut se définir un mouvement qui, partant d'un centre, gagne tous les points d'une aire circonscrite par la limite qu'il trace en cessant. Elle détermine sur tous ces points un déplacement local, suivi d'une réaction, ou tendance à reprendre le premier lieu, qui nécessite pour être surmontée l'accumulation d'un nouvel effort, la poussée d'une deuxième onde. De là deux mouvements, l'un excentrique du moteur, l'autre concentrique du sujet, les deux *temps* de la vibration. L'effet de l'onde est une *information* ou extension d'une certaine forme à l'aire qu'elle détermine. Toute forme est une variation du cercle. J'entends par

forme, non seulement le tracé d'une certaine figure, mais, du fait de la fermeture qu'elle établit, la constitution d'un certain milieu, en tant qu'obéissant dans toutes ses parties au rythme qui les compose. Le coup d'un maillet sur un tambour détermine un être sonore. La lumière et la chaleur sont des effets d'impulsions sourdant au sein de la matière. Je propose ces images simples. Mais c'est aussi une vibration infiniment complexe et diverse, une vibration voulante, dont attestent les jeux ultimes ces tourbillons à l'extrémité de nos doigts et l'étoile des cheveux sur le sommet de la tête. Comme une note est formée sur l'instrument et le chant d'un groupe de notes assemblées, ainsi, au ventre de la mère, l'enfant doué d'un visage et d'une âme retentissante.

De cette vibration créatrice, du sacré frisson primordial, la substance cérébrale et nerveuse, la moëlle crânienne et spinale avec ses éléments si déliés pareils à des étoiles aux rayons rétrac-

tiles, à des notes qui joueraient elles-mêmes étendant de tous côtés les doigts, est la source et atelier. C'est cette répulsion essentielle, cette *nécessité de ne pas être* Cela qui nous donne la vie et par suite d'être autre chose, qui ourdit notre substance, qui nous inspire et nous emmembre. Nous ne vivons que pour résister, pour recommencer la mystérieuse lutte d'Israël. Nous ne perdons point le contact. En nous cela qui ne cesse point de frémir; nous ne cessons point d'être posés sur la source; en nous la touche et le compteur. Dans la pierre angulaire de nos os, dans l'étui de notre tige est reclus notre mouvement, comme le ressort dans le barillet. C'est par ce mouvement que nous marchons; c'est lui qui règle l'échappement, la consommation de chacun de nos organes. C'est lui dont nous pouvons doser l'intensité et localiser l'action, de manière à déterminer le déplacement des différentes parties de notre corps. Nous sommes maîtres de recourir à la source que nous portons en

nous ; comme une pompe en une succion de son piston peut tirer tel volume d'eau et non davantage, nous sommes faits pour puiser, immédiats à cette force qui repousse les mondes, telle provision d'énergie que nous employons selon nos besoins et ménageons à notre plaisir.

Tout étant ainsi défini, nous pouvons maintenant nous représenter l'homme comme un corps à l'état permanent de vibration ou, pour employer des termes que nous avons reconnus congénères, de naissance et d'information. Mais ce corps est environné d'autres corps ; il ne naît point seul ; à chacun de tous les instants de sa durée, il *co-naît*. En cette acceptation primitive, ainsi que tous les autres corps, il complète l'ensemble où il apparaît, il remplit un compartiment, il est réciproque des autres corps qui déterminent sa présence, sa production, sa place dans l'espace qu'ils occupent avec lui. Tel est le premier *sens*, comme on dit, qu'un objet a un *sens* suivant qu'il est vertical ou oblique, à l'en-

droit ou à l'envers. Une pierre entre les mains de qui sait l'interroger, un morceau de bois flottant, l'insecte sur qui j'abats mon chapeau, rendent réponse et ne se taisent pas. Et l'homme, je dis de par sa seule présence, aura-t-il une moindre valeur explicative? N'y a-t-il pas à droite et à gauche ajustement? Sa personne n'est-elle pas engagée à un récit moins copieux et moins divers? N'est-il point redevable de comptes de toutes parts à rendre? Il exerce connaissance. Voyons quel en est chez lui le mode particulier.

Toutes les choses, avons-nous dit, se réduisent à la constitution d'un certain équilibre ou vibration. J'ai défini connaissance les rapports que chacune entretient avec les autres du fait de la résistance qu'elle offre, de l'action qu'elle exerce et de la réaction qu'elle subit. Aucune chose n'a été créée une fois pour toutes; elle n'est point arrêtée; elle continue à être produite, elle exprime un état de tension permanent de l'effort dont elle est l'acte. Il suit que

le principe de son existence et de sa forme est aussi l'ouvrier de sa connaissance. Celle de l'homme peut se définir *une naissance consciente qualifiée par l'objet qui en limite l'expansion.* Si nous nous représentons schématiquement le domaine de la vibration animale comme un cercle dont l'onde ultime est la circonférence, nous pouvons figurer toute impression, toute sensation venant du dehors, par une indentation, qui intéresse non seulement la forme extérieure, mais toute l'étendue de l'aire qu'elle circonscrit. Chaque onde partant du centre vient s'infléchir à cet obstacle ; le sujet tout entier en reçoit une *information* particulière. Chaque émission vitale reproduit la première : chacune récupère tout le domaine conquis par la croissance, recharge l'homme, rebande les nerfs de cette machine qui l'a dressé, récole tout cela d'inclus aux limites de cet individu qu'elle a fait. Elle m'apprend que je suis et ce que je suis par cela que je ne suis

pas. Je suis, c'est-à-dire que je ne suis pas les différents objets qui m'entourent, je suis en tant que limité par eux, en tant qu'éprouvant cette limitation, en tant qu'informé par elle, en tant que ressentant cette touche sur moi qu'elle exerce, je suis voyant et entendant, je vois, je goûte, j'odore, ce feu, ce fruit, cette rose.

Ainsi, de même que nous reproduisons notre propre existence, nous produisons cette existence en tant que modifiée par les objets extérieurs qui nous entourent. Nous sommes les auteurs de nos sensations ; de nous à elles, il y a rapport de cause à effet, c'est-à-dire qu'en elles, par l'intervention du moyen étranger et de l'objet sur lequel nous nous pressons, nous sommes déterminés *ad quid*, nous nous produisons en tel état de sensibilité. Cela qui nous fait est cela qui nous fait connaissants.

Il n'y a pas ici moyen ni affaire de plus de précisions. Nous pouvons voir cependant que, comme l'émission, la préparation, tension et

intention, de l'onde nerveuse est l'œuvre des organes centraux et que le système cérébro-médullaire n'est rien autre qu'un laboratoire de mouvement. Ce mouvement met en état les différents appareils qui, à la périphérie, ménagent notre contact avec l'extérieur, préposés à ce que j'appellerai la *digestion du choc.*

De ces appareils, les uns ne fournissent qu'une information locale chez le sujet ou partielle de l'objet ; les autres donnent une image complète.

Parmi les premiers, le plus simple est celui du toucher. Notre peau est nue ; nous sommes sensibles sur tous les points de notre forme, nous sommes égaux à notre enveloppe. Le contact est une simple action sur le circuit, douloureuse si elle le gène ou l'interrompt, agréable parfois si elle l'accélère. Tel le toucher purement passif, mais les mains ont chez nous le rôle actif que nous portons où nous le voulons. Elles ne sont pas seulement chargées d'apprécier le mou et le

résistant, l'âpre et le poli. Elles sont au bout de nos bras une réduction métrique de nous-mêmes. Elles nous donnent la première mesure, je veux dire de l'effort qui répond à l'échantillon de sensibilité qu'elles prélèvent. Par le *rule o'thumb*, par le toucher sur le pouce de nos quatre doigts, nous avons notre outil du nombre et de la surface. Par l'angle articulé de nos phalanges, par l'écartement des compas divers dont nous sommes munis, nous possédons la sphère et le volume.

Le toucher par lui-même ne nous donne que des informations partielles ; c'est une partie de notre corps qui entre en contact avec telle partie d'un autre ; les quatre autres sens nous fournissent des informations générales, confiées à un organe spécial et isolé. Par la bouche et par le nez, j'obtiens, (moi et non pas ma bouche et mon nez, directement et sans opération déductive), sens de tout cela en quoi une viande et un grain de musc est saveur ou parfum. Le goût

n'est qu'un toucher plus complet, une compénétration que permet la presse des mâchoires, la cuisine et le chaud four de la bouche avec les jets de salive qui viennent dissoudre et délayer l'aliment trituré par nos meules. Le nez est la cheminée par laquelle nous tirons l'air à nous, jugeant des fumées et des esprits. L'odeur indique toujours une décomposition, que ce soit vertu du chaud ou de l'humide, une efférence, une dilatation réciproque à celle de nos poumons qui s'ouvrent pour aspirer et faire vie de cette haleine purifiée aux chicânes du filtre vestibulaire. La fable nous montre les dieux se nourrissant de la fumée des sacrifices.

Les deux sens supérieurs ne nous donnent pas seulement des impressions, mais l'un et l'autre, sur des plans différents, des images.

Il est une vérité au fond de nous obstinément prenante, en dépit de l'Arbre-aux-singes affreusement interjetant le bruit grec « anthropomorphisme », c'est que l'homme, parcelle consciente

d'une activité homogène, infère à droit de lui-même aux choses extérieures ; c'est qu'il porte en lui les racines de toutes les forces qui mettent le monde en œuvre, qu'il en constitue l'exemplaire abrégé et le document didactique. Comprendre, c'est communier, c'est joindre au fait ses clefs que nous avons avec nous. Avant d'ouvrir les yeux, je sais tout par cœur, et cette noire puissance que je contiens en moi n'exige pas moins au ciel si je les ouvre que ce soleil en effet que j'y trouve. Je comprends ce qu'il y fait. Moi aussi, je suis comme lui un foyer de lumière et d'énergie. Et l'onde lumineuse dans son expansion ne rencontre, nulle part, de corps inertes, mais partout des systèmes de forces en travail, plus ou moins compacts ou compliqués. Elle est obligée de composer avec cet obstacle, de modifier sur lui son rythme et son allure. C'est cette réaction, cet *allumage* de l'objet sous le choc solaire que nous appelons couleur. J'emploie le mot *allumage* à dessein, car cette illu-

mination, cette enluminure de l'objet, constitue, aussi bien que la combustion, un état spécial de sa fonction vibratoire. Ebranlement et non destruction, la couleur est le héraut de la flamme. Or, soit un cercle dont le foyer lumineux est le centre. La propagation de l'onde se faisant en ligne droite, nous pouvons considérer tout point de la circonférence comme relié au centre par le « *rayon* », ce mot pris selon le double sens optique et géométrique. Etudions maintenant l'œil animal : la membrane appelée « rétine », qui en garnit le fond, est un appareil d'élaboration vibratoire intense. Sa figuration microscopique nous montre en lui à la fois une batterie et un « métier », une batterie composée de deux éléments de longueur inégale, l'un mousse, l'autre effilé, les « cônes » et les « bâtonnets ». Nous pouvons donc voir dans l'œil une sorte de soleil réduit, portatif, doué, comme son prototype, de la faculté d'établir un *rayon*, de lui à tout point de la circonférence. De même que,

dans le fait du téléphone, l'onde sonore emprunte le véhicule créé par le courant électrique, ainsi notre œil s'amorce sur la lumière. Il est construit pour s'accorder à son rythme, soit libre, soit celui qui, se brisant sur un corps étranger, produit la couleur. Le choc qui à l'une des extrémités du rayon fait paraître la couleur en détermine en retour au fond de notre œil, par son impact sur l'atelier prêt à en tisser l'éclair, la sensation. La vue ne résulte point d'une image qui se peint sur notre cervelle, mais d'un contact réel avec l'objet que le regard attouche et circonscrit. Le rayon, pareil à un système rigide, reproduit à l'une de ses extrémités le mouvement qui l'affecte à l'autre.

Tandis que les autres sens ne nous les donnent que successives, la vue homologue des impressions contrastantes et simultanées. Bientôt ces groupes, ces associations de coloris que nous appelons images, et la découpure qu'elles font, nous apprenons, grâce au jeu de notre

paire d'yeux, à les reconnaître, à les distinguer du fond où elles s'agencent. Nous les percevons d'un seul coup, nous préparons son regard à chacune. La perception d'un arbre ou d'un mur répond en moi à tel état de ma sensibilité, je fais mon regard à ce mur et à cet arbre, je fais cet arbre et ce mur en moi.

La vue nous donne des images de l'espace ; l'ouïe en trace de la durée. De ces images, l'une se construit sur la différence et l'autre sur la variation. L'une se modèle et l'autre se module. D'un côté et de l'autre un trou est percé à travers le mur et l'assise même de notre crâne. Nous *prêtons* l'oreille, c'est-à-dire que nous nous prêtons nous-mêmes au son qui nous envahit et nous pénètre. L'organe auditif avec ses réservoirs, ses circuits et ses canaux, ses milliers de filaments ténus plongés dans un liquide en mouvement, ne saurait être mieux comparé qu'à celui de la digestion. Il y a une sorte de conque et d'écho ménagé dans l'épaisseur de notre crâne. Tout cri

tire de nous une réponse et percute, sur la membrane tendue qui en occlut le guichet, notre tambour. Et le procédé auditif est une sorte de distillation de l'onde sonore, qui sépare, pour le réintégrer en sensation, chacun des éléments dont le bruit est composé. Comme le nez aspire les odeurs, l'oreille apprécie le son à la manière dont il *passe*, dont il franchit l'échelle des organes destinés à en computer les vibrations.

Le sens de l'ouïe est, en effet, éminement le sens de ce qui passe, ce qu'on nomme la hauteur des sons, l'aigu, le grave, n'étant que l'indice de leur rapidité. Les ondes sonores ont ce caractère qu'elles sont assez lentes pour que nous puissions en saisir et dénombrer les battements, qu'elles sont infiniment variables dans leur intensité, dans leur composition, dans la vitesse dont ces variations se succèdent, qu'elle sne sont jamais continues dans leur émission, enfin que cette émission est toujours attribuable à des cau-

ses déterminées et spéciales. La variété des formes et des couleurs provient de celle des objets qui se trouvent présentés au jour, durant dans la lumière solide, le milieu vibrant ne faisant office d'eux à nous que de transmission. Pour le son, au contraire, c'est la vibration même qui est produite et qui est l'objet de notre connaissance et de notre critique. On peut dire que le son est la peinture du mouvement et son image même à la fois abstraite et sensible. Or, la personne informée auditivement devient son, c'est-à-dire modifiée par le son, de même que, selon la vue, elle devient couleur, c'est-à-dire modifiée par la couleur dans ses racines vibratoires. Elle devient donc le suppôt du mouvement pur et du temps en marche. Mais nous avons exposé précédemment que le mouvement est de toutes choses l'acte même, la condition expressive, le *sens*. Le mouvement n'est jamais uniforme; il a toujour sa crise et ses périodes. Ainsi le son est essentiellement ce qui commence et qui cesse, ce

qui décrit d'un terme à l'autre la phase. L'oreille est cet instrument par qui l'homme peut apprécier tous les rythmes et allures de ce mouvement dont il est lui-même animé, se servant comme d'une base continue de son cours propre. Ce train de la vie, il est loisible à l'homme d'en créer l'image sonore ; et telle est l'origine de la musique et du langage. J'indique ces prémisses dont je développerai ultérieurement les conséquences.

J'ai fini ce que j'avais à dire de la connaissance sensible. De longtemps sans doute il ne sera permis d'aller plus loin, de remonter à la source même de la sensation, au tableau de distribution, à ce poste central où l'onde destinée à alimenter les différents organes de la périphérie reçoit sa première élaboration. La même pulsation nerveuse qui entretient notre vision, dirigée sur d'autres réseaux, nous permet d'entendre et d'odorer. Nos organes sensitifs ne sont que des appareils de transformation du courant initial et

pour ainsi dire d'allumage construit pour des rupteurs divers. Il suit qu'ils sont interdépendants et que la pression par exemple qui produit la vue qualifie le même éploiement de la circonférence qui ailleurs a le son pour limite, et que le regard dès lors peut qualifier le bruit.

D'autre part, si nous considérons que le mouvement et la sensation ont une source commune, nous pouvons voir dans ce double ordre d'activité le moyen total pour l'homme d'atteindre et de constater les limites de la place qui lui est assignée. Il constitue lui-même, partout où il est, un centre, et ce centre, il jouit de la faculté de le transporter où il veut. De même qu'un morceau d'or ou de houille est le signe des forces multiples qui l'ont produit et conservé, de même l'homme, du fait seul de son existence *ici*, devient le point de coordination des phénomènes divers auxquels il apporte son témoignage commun. Il les explique, il les accorde, il les *connaît* par sa seule présence. Si

un misérable caillou rend compte de tout l'univers, combien plus l'animal sensible qui a fait le sujet de ce second article. Il nous faut présentement parler de l'animal raisonnable et intelligent.

ARTICLE TROISIEME

ARGUMENT

ARTICLE TROISIÈME. — DE LA CONNAISSANCE INTELLECTUELLE et tout d'abord des idées générales. De la constance. La constance est le caractère de toute forme fermée et le résultat d'un effort continu. De même la sensation ou forme qualifiée du dehors est constante. La sensation constante d'un objet constant est la base de nos idées générales. J'appelle générale cette qualité en qui des choses diverses sont communes et qui, par suite, est chez toutes deux due à l'opération d'une force semblable. La qualité la plus générale et seule universelle est le mouvement. Connaître le semblable c'est co-naître semblable. Uniformité des réactions chimiques. Unifor-

mité des réactions animales. La sensation productrice de mouvement et d'opération ; l'animal co-naît uniformément à l'objet auquel il est apte et qui sera pour lui une invitation uniforme à co-naître. L'animal a une raison d'être particulière, l'homme a une raison d'être générale, soit la raison tout court. Il est maître de sa co-naissance, il est fait pour se retrouver partout. Il connaît partout le général, ce qui est susceptible de le mettre dans un état de co-naissance dont il est maître. Nous connaissons les choses en leur fournissant le moyen d'exercer une action sur notre mouvement, nous les produisons en tant qu'ayant rapport à nous, nous sommes maîtres d'une sensation génératrice, et de sa réduction abstraite par l'effet abrégé qui en est l'image, soit l'idée générale. De la mémoire ou faculté de répéter des séries enchainées d'efforts générateurs. Des signes et des images. Du signe fabriqué par nous ou mot. Le mot *appelle*, provoque en nous l'état de co-naissance qui répond à la présence sensible des choses mêmes. Les mots désignent soit notre état de tension personnelle, soit cet état en tant qu'informé par des objets. *Connaissance :* ou constatation de la figure générale suivant laquelle nous sommes aptes à co-naître. *Intelligence :* ou répétition au dedans du mot qui appelle chaque objet à être par rapport à nous.

Avant de traiter des idées générales, arrêtons la notion de constance.

Le constant chez toute chose existante, c'est la forme en qui elle existe, étant fermée. Or, nous avons vu que partout, dans la matière brute comme dans la matière organisée, cette forme n'est pas le résultat d'un découpage exercé une fois pour toutes, mais le produit d'un travail qui la maintient. Si la forme est constante, de même l'effort qui l'effectue. Chez l'animal sensible on peut définir *forme* la quantité de matière limitée par le contact. J'entends par contact la pression exercée du dehors sur tous les sens. L'animal, par le même travail d'élaboration nerveuse qui pourvoit au maintien de sa forme, suffit à son contact. De même que la forme est constante, la sensation est constante. Constant, ce qui la maintient, c'est-à-dire ce qui la limite, du dedans comme du dehors, en tant que tel. La sensation est, de même que constante, une dans sa source première qui est la pulsation

nerveuse ; celle-ci, en effet, n'est différenciée que par les appareils qui la canalisent et la prédisposent. Toute sensation est une en tant que produit du même courant débité par le poste central, et diversifiée par les obstacles divers qui l'arrètent et le rompent. Il suit donc, à parler figurément, qu'à chacun de ces obstacles correspond une section spéciale et déterminée pratiquée sur chacun de ces rayons que nous dardons par tous nos sens. A chacun de ces objets répondra donc désormais pour nous une manière spéciale d'ètre interrompus par lui qui en sera l'image, en d'autres mots, une *sensation*. Le même objet produira toujours la même sensation et toute variation de l'un sera traduite réciproquement par l'autre. Soit un arbre : tout arbre produira sur chacun de nos sens une catégorie d'impressions toujours les mêmes, accompagnées d'autres plus ou moins particulières qui nous désigneront l'espèce et l'individu. Un objet constant produit une sensation constante et toute

variation plus ou moins constante de cet objet, une sensation aussi plus ou moins constante. La sensation constante d'un objet constant, voilà la base de nos idées générales. Il reste à dire comment nous pouvons comparer entre elles nos expériences disjointes et les juger similaires ou différentes.

Mais expliquons le mot qui surgit ici de général, pour cela, retournant aux premières pages de la thèse précédente (1). J'appelle « générale » cette qualité en qui des choses différentes sont communes, c'est-à-dire comme une. Si deux choses d'ailleurs différentes montrent une qualité semblable, il est évident qu'elles ne la tiennent pas d'elles-mêmes, mais d'une troisième chose qui est générale, c'est-à-dire par rapport à elles *génératrice* de cette qualité, *una in diversis*. Plus ce troisième terme est général, c'est-à-dire plus nombreux et plus variés sont les cas où il entre, plus écartés sont les effets qu'il sort

(1) Connaissance du Temps, — I. *De la Cause*

et plus riche la prise que le sujet offre à des moyens plus divers, plus largement aussi s'étend son pouvoir générateur. Ainsi donc le général est cette qualité que plusieurs choses différentes ont commune, le plus général, cela en quoi le plus de choses différentes sont semblables, et l'absolument général, cela en quoi toutes les choses sans exception sont semblables. De qualités ainsi universelles, nous n'en découvrons qu'une seule, qui est le mouvement.

Mais, derechef, comment apprécions-nous ce que les choses extérieures et les sensations qui en nous y répondent ont de semblable ou de différent ?

Toute sensation est une naissance ; toute naissance est co-naissance. L'être animé connaît le semblable, en co-naissant semblable.

Mais ainsi quelle est la différence de l'homme avec les autres animaux ?

Nous voyons le corps en chimie réagir tou jours en présence de tel sel ou acide d'une

manière constante et déterminée. Et de même les délicats composés organiques élaborés par les végétaux et les individus végétaux eux-mêmes sous l'influence, par exemple, du jour et de la nuit. Mais les animaux, à leur tour, fournissent une critique aussi sûre, mais bien plus fine et détaillée de l'action extérieure pratiquée sur eux. Les conditions de vie sont plus nombreuses, leurs exigences plus grandes, leur balance chimique plus susceptible, leur mécanisme plus précis et plus compliqué. Ils mettent plus de principes en jeu pour utiliser plus de forces. Le caractère des animaux est de se mouvoir, nous pouvons donc les considérer comme des engins construits en vue de tel ou tel mouvement. Comme nous jugeons de la brouette et du vélocipède, ainsi nous pouvons juger du cheval barbe ou percheron, du reptile et du singe, inférer de leurs pièces à leur travail. L'animal est établi pour satisfaire à certaines conditions de vie déterminées ; cette vie, pour se conserver

ou se reproduire, l'astreint à certains mouvements précis. De même que le cercle ou le polygone s'insèrent suivant leur forme sur un plan, de même, dans la nature, la bête conduit sa forme animée. Elle *co-naît* suivant certaines conditions stipulées, le bœuf suivant l'herbe qu'il broute, tel scarabée suivant le noyau de cerise ou d'abricot que sa larve perfore. Parmi les objets extérieurs, il en est qui l'affectent ou non, dans sa forme spécifique. Dans le premier cas, l'objet provoque la sensation et la sensation à son tour le mouvement et ses effets, ou place. Ainsi un objet constant produit une sensation constante et celle-ci à son tour les mouvements nécessaires au maintien d'une forme constante. Les sensations seront dites efficaces ou non, suivant qu'elles sont de nature ou non à entraîner un mouvement, c'est-à-dire à faire *connaître* un objet selon lequel le sujet est apte ou non à *co-naître*. Des sensations pareilles, étant l'indice d'un objet pareil, seront l'invitation pour l'atteindre

à des mouvement pareils. La forme de l'animal est celle même sous laquelle, par rapport à lui, ses sensations se classent comme *générales*, c'est-à-dire comme propres à le maintenir, à le limiter du dehors et au dedans à le réintégrer. L'animal est construit pour se retrouver dans un certain milieu. De quelque manière, nous pouvons dire qu'il est sensible, comme on dit qu'une boussole, ou un baromètre, ou une plaque photographique est *sensible*, suivant que ces instruments enregistrent avec plus ou moins de finesse et de fidélité les actions extérieures en vue desquelles ils sont disposés.

Mais l'homme est né pour se « retrouver » partout.

Il n'est constance que de la forme. A la forme constante, pour la maintenir une opération constante. Comme un polygone a sa nature déterminée par le nombre de ses côtés, les sensations générales, ou motrices, de l'animal que nous pouvons appeler *appréhensives* sont adaptées à

un petit nombre d'invitations extérieures auxquelles il répond avec une fidélité infaillible et mécanique. L'homme, au contraire, est capable de trouver partout sa place, de réaliser sa forme à l'égard de toute chose à l'état de différence, de co-naître selon elle. Toutes les sensations par rapport à lui étant susceptibles d'être génératrices, c'est-à-dire générales, il peut adresser partout indifféremment son appréhension. Il doit donc être maître du choix de l'objet qui la provoque. A cause de l'infinie complexité des combinaisons auxquelles il est partie, il doit être maître de sa connaissance sensitive et motrice. En un mot, l'animal a une raison d'être particulière, l'homme possède une raison d'être absolue, soit la Raison tout court ; il règle, il dirige, il exploite la force qui le produit. Le *sens* seul chez l'animal est appréhensif, soit l'instinct de l'orientation où il doit se placer pour cadrer avec le circonstant ; mais l'homme est conduit par la raison.

Ainsi, de même que l'animal est particulier, l'homme est un être général ; l'un adapte à des conditions particulières, l'autre à des conditions générales ; l'un co-naît selon le particulier et l'autre selon le général ; l'animal connaît le particulier, et l'homme connaît le général. Le chien est mené par son nez, le bœuf n'a qu'à baisser la tête pour paître, le singe à fermer ses quatre mains sur les branches de l'arbre qu'il habite ; tel fruit, tel sol, tel moment même sont pour une espèce des conditions d'existences, quoique extérieures, aussi impérieuses que les détails d'anatomie qu'elles commandent. L'animal apporte une série toute prête de déclenchements à des touches prédéterminées. Mais l'homme a été fabriqué pour s'arranger avec tout. Dès lors il doit posséder le moyen d'être modifié dans sa forme par tout, d'être *informé* par tout. Mais cet élément commun, qu'il doit retrouver en tout susceptible de lui fournir information, ne peut être que le plus général, c'est-à-dire c

mouvement même par qui toute chose existe.

Nous avons vu que chez l'animal la différence entre les sensations que nous avons appelées générales (ou génératrices) et toutes autres est que les premières sont efficaces, c'est-à-dire suivies de l'effet particulier nécessaire au maintien de la forme. Dans ce cas, il y a appréhension par le sujet, tension de l'énergie vers l'objet appréhendé, attention et intention, apport du mécanisme à la touche extérieure susceptible d'en opérer le déclic. (Je grossis à dessein le trait.) Chez l'homme aussi la suite de la sensation au mouvement, la conscience de la place à maintenir et des moyens pour cela, s'établit souvent comme d'elle-même et sans une poussée spéciale de la volonté ; la chaleur et la dilatation des pores de la peau un chatouillement et le geste de la main qui se porte au lieu agacé. Mais nous avons dit que l'homme doit retrouver au milieu de tout sa place, que, par suite, il doit pouvoir faire vie de tout, tirer de tout information, que

dès lors il doit être capable de discerner en tout pour s'y attacher la qualité générale et commune qui lui procure cette information, qu'il est capable, en un mot, de choix et d'abstraction. Il a reçu pour cela un instrument, cette poussée vibratoire par qui il existe et qu'il peut diriger à son gré. Il peut, grâce aux différents sens dont il est muni, la porter, la presser comme un doigt sur les objets qui l'entourent, enregistrer sur elle la modification constante qu'ils procurent, inférer de cette constance de l'action extérieure à celle qui produit leur constitution intrinsèque, reconnaître ainsi en eux le général.

Nous avons donné à la sensation générale chez l'animal ce caractère qu'elle produit toujours le même effet sur la position qu'il est construit pour tenir. La même action produit la même figure. Il en est ainsi chez l'homme. Mais de même que la sensation chez lui atteint ce qu'il y a dans l'objet d'absolument général, c'est-à-dire de générateur, de même elle agit sur ce

qu'il y a en lui d'absolument générateur. Elle ne le détermine pas, elle le *charge*, elle le met en état de se déterminer ; elle le met en forme, en puissance d'agir. Lui étant donné en effet pour se retrouver partout, pour inventer une *raison* commune à des termes infiniment distants et multiples, son mouvement, comme son appréhension, en un seul mot, son *sens*, doit être réglé par un choix, par un procédé d'abstraction. J'ai à m'informer pour leur satisfaire des conditions qui m'entourent ; j'ai à co-naître selon elles.

En résumé, nous connaissons les choses en leur fournissant le moyen d'exercer une action sur notre « mouvement ». Nous les *co-naissons*, nous les produisons dans leurs rapports avec nous. Agiter la main, c'est me produire agitant cette main ; sentir une rose, c'est me produire sentant cette rose. Cette sensation est *génératrice* d'un moi sentant la rose, et de cette rose en tant que surgissant, qu'apparaissant à mes sens. Elle est

générale, en tant que le même objet m'arrête, me limite au même point, et, par là, détermine la même forme, la même sensation. Je substitue à la limite et à l'effet qui en la figure des choses est imposée au travail qui les produit, la limite et l'effet réciproques qui en ma sensation d'elles est imposée au travail qui me produit. Je les perçois donc en tant qu'engendrées, c'est-à-dire en tant que générales, en tant que l'effet constant d'une cause constante de cette même force dont je possède en moi la mesure avec le principe, je ressens sur mon propre ressort l'arrêt qui détermine leur forme. Comme je suis conscient du mouvement par qui je me produis, ainsi qu'il sera dit à l'article suivant, ainsi du terme qui me limite, le même ou différent.

Les corps bruts, les composés organiques. les tissus vivants sont, par leur nature même, sensibles à certaines actions d'avance déterminées. De même les êtres animés sont instruits par le

plaisir ou la douleur de ce qui leur agrée ou pas. De l'objet au sujet, de la sensation au mouvement, s'établissent d'elles-mêmes les séries de pénible ou de plaisant, de bon ou de mauvais, d'effort ou de facilité. De même qu'un ordre déterminé existe entre les différents états que l'individu a successivement à produire pour réaliser l'extension et l'usage des membres et des instruments dont il est muni, ainsi entre les sensations qu'il se procure par ses jointures différentes avec l'extérieur. La série commencée à l'intérieur exige, implique ses derniers termes, la différence nécessaire que le contact au dehors lui fournit. La mémoire chez l'animal n'est que le sens de ses nécessités propres et du milieu auquel ses besoins sont adaptés. Comme il connaît, c'est-à-dire d'une connaissance limitée aux objets de nature à exercer une action sur le travail qu'il a à fournir, c'est ainsi qu'il reconnaît et se souvient.

Le besoin est une espèce d'image négative de

la satisfaction qu'il appelle ; il est la représentation constante chez le sujet de l'objet qui est destiné à la remplir. Comme ce besoin est constant, ainsi l'énergie qui pousse l'être vivant à chercher hors de lui où et de quoi le contenter, ainsi les qualités dans l'objet extérieur à cet effet disposées, ainsi les signes auxquels cet objet est *reconnu* (car rien de connu, s'il n'est connu d'avance). L'animal qui aura besoin d'un fruit ou d'un arbre pour y grimper aura (en dehors même de toute expérience) la mémoire de l'arbre, et du fruit, et de l'action que par leur présence ils permettent. Le même besoin réveillera la même tension qui, en fait, a eu pour terme l'appréhension de l'objet propre à le satisfaire. Mais l'homme est à l'état de besoin, de sensibilité, par rapport à tous les objets qui l'entourent, dont aucun ne lui est *indifférent*. Comme il est maître de diriger son intention, comme par l'attention il donne à l'application de ses sens sur un objet la durée nécessaire pour

en abstraire les éléments qu'il y cherche, comme il est maître de produire et de continuer l'effort qui aboutit à la perception de la chose dans sa vertu efficace et dans les signes d'icelle, il est maître de le répéter. L'expérience circonscrit l'homme et lui fait connaître tous les points auxquels il était susceptible de co-naître.

Cette connaissance est une abstraction : cela veut dire que nous distinguons dans l'objet des qualités différentes auxquelles tour à tour nous appliquons notre attention servie par l'un ou plusieurs de nos appareils sensitifs. Nous remarquons que ces qualités forment des groupes, c'est-à-dire qu'une certaine sensation sera toujours accompagnée de certaines autres, simultanément ou dans tel ordre. Cette sensation devient pour nous un *signe*, un avertissement du travail de perception divers que nous sommes invités à fournir, une valeur de représentation. Un ensemble de signes définissant complètement un objet par leurs rapports réciproques constitue

une *image*. Une touche unique suffit ainsi à nous donner la notion d'une chose, c'est-à-dire à nous indiquer l'état de connaissance où nous aurons à nous mettre pour répondre à son état d'existence.

Or, les signes qui nous donnent la notion des choses, comme ceux qu'elles-mêmes exhibent, nous pouvons les accentuer, ainsi en fabriquer d'autres à notre volonté, faire une marque sur elles. Cela que nous ne pouvons toujours avoir sous les yeux, imaginons un signe qu'il ne dépende que de nous de produire pour la représenter : « une fleur », la voici. Si nous ne pouvons produire aucun objet, nous pouvons produire cet état de nous qui en est la connaissance et le signe que nous lui donnons pour caractère. Produire, c'est-à-dire douer d'une existence extérieure un être artificiel, uniforme, s'imprimant toujours sur nos sens de même. Cet être est ce que nous appelons *un mot*. Je le profère et l'entends. Je le reçois et le rends ; je suis

l'instrument et l'oreille ; en lui, sonore, je me perçois moi-même.

Nous disons bien ainsi que les mots sont les signes dont nous nous servons pour appeler les choses ; nous les *appelons*, en effet, nous les évoquons en constituant en nous l'état de co-naissance qui répond à leur présence sensible. Lorsque je dis « le rat » ou « le soleil », je substitue au rongeur ou à l'astre, à tel rat jaillissant de l'ordure, à tel soleil de la ville ou de la campagne, sa valeur, le signe sous lequel nous rangeons toutes les impressions qu'il est capable de nous procurer. Je deviens maître, avec le mot, de l'objet qu'il représente, je puis le transporter où je veux avec moi, je puis faire comme s'il était là. Nommer une chose, c'est la répéter en court ; c'est substituer au temps qu'elle met à être celui que nous prenons à l'énoncer. Ce qui subsiste d'une chose dans ce signe qu'est d'elle un mot, c'est seulement son *sens*, son intention, ce qu'elle veut

dire et que nous disons à sa place. C'est ce sens que nous adaptons au nôtre, que nous assimilons et qui devient la matière de notre *intelligence*.

(« *Intelligere* », inlire. » « Lire », s'assimiler et le sens au sens. « Comprendre », saisir en même temps, réunir par la prise. Comme on dit que le feu prend, ou que le ciment prend, ou qu'un lac se prend en hiver, ou qu'une idée prend dans le public, c'est ainsi que les choses se comprennent et que nous les comprenons.)

Les mots peuvent se distinguer en deux catégories : les uns servent à nous dénommer nous-mêmes, à désigner les différents états de notre sensibilité, suivant leur force ou suivant le plaisir ou la peine que nous éprouvons ; ils constituent en quelque sorte les graduations de notre appareil de connaissance, le jeu des attitudes dont un même agent est susceptible. Les autres désignent des états divers de notre sensibilité

en tant que produits par une même cause, ou cette cause même hors de nous. La première catégorie nous fournit les idées de plus ou de moins, de complaisance ou de refus ; nous disposons de la mesure et du contrôle ; quelque chose sonne suivant la tension et le cran. La seconde est l'inventaire des différents objets que la vie nous propose. Toute « proposition » est premièrement l'énonciation des rapports, de la balance que nous établissons entre la chose et nous, entre le sujet et l'objet, des effets sur nous-mêmes que nous lui reconnaissons, le geste par qui nous nous montrons les choses et nous montrons à elles.

Mais nous pouvons faire plus. Le mot n'est pas seulement la formule de l'objet. Il est l'image de moi-même en tant qu'informé par cet objet. Quand je pense « le chien », ce que je fais, c'est moduler aussitôt, disposer les différentes images et impressions dont cet animal est le support. Quand je dis « le chien aboie »,

c'est le chien dans ma pensée qui aboie, ce chien assimilé à qui j'impartis mon énergie de sujet ; je répète en court l'action, j'en deviens moi-même l'auteur, l'acteur.

Telle est la différence qu'il importe de bien saisir entre les termes de « connaissance » et d'« intelligence », « apprendre et comprendre ».

La connaissance est une constatation. Nous portons, nous promenons le doigt de nos sens sur les divers objets qui nous entourent, nous en poursuivons, nous en établissons l'image, nous en déterminons les signes, nous en dressons le catalogue, nous nous procurons le moyen, et de les appeler et de nous les rappeler, nous constituons notre vocabulaire. Dès lors, nous avons sous la main une petite création dont nous disposons à notre volonté comme un enfant des animaux de son arche. Nous pouvons en manœuvrer les pièces comme nous l'entendons, les rapprocher ou les disperser à notre plaisir, les recenser et les répartir, imaginer telle ou telle

combinaison qui nous convient, arranger des gammes et des bouquets. Notre volonté n'étant pas déterminée *ad quid*, comme celle des animaux, n'accepte pas ses motifs d'agir tout faits, elle est obligée de se composer des *raisons*. Comme elle a la faculté d'aller de toutes parts choisir les éléments de sa détermination, ainsi celle de les assembler au corps d'une image efficace et complète, de l'objet à atteindre ou de l'inconvénient à écarter. L'immense tâche à chacun dévolue est de tout comparer, d'essayer tout avec tout. Pratiquement : nous ne cessons pas d'être travaillés par le besoin. Le besoin est des choses que nous ne possédons pas et que nous sommes donc forcés de demander au dehors. Ces choses, nous les « reconnaissons » à des signes, le pain, par exemple, à son odeur, c'est-à-dire au point de liaison de leur série avec la nôtre, et la proposition consiste dans le rapport que nous supposons entre le signe et la chose signifiée. Nous pouvons imputer à tout,

selon notre fantaisie, la valeur du signe, mais il faut que notre guide nous conduise vers l'objet que nous cherchons. L'image, une fois trouvée à son tour, détermine notre action. En un mot, il nous faut créer, par la jointure de ses différents éléments, la figure, le milieu selon lequel nous sommes aptes à co-naître.

La connaissance vient de nous-mêmes, elle est la lecture à tout moment de notre position dans l'ensemble : l'intelligence est des choses que nous connaissons. La première est une estimation de la forme, la seconde est une évaluation de la force. L'une est l'évocation du tout par la partie, l'autre, du sens à la sensation, mime la détente du principe en son emploi, de la puissance en l'acte. L'un est une vue de l'ensemble dans sa construction défensive, l'autre une intuition de l'élément dans les lignes de son attaque. Comprendre est l'acte par lequel nous nous substituons à la chose que nous comprenons ; nous la prenons avec nous, nous pre-

nons son nom en le sonnant comme un timbre sous le marteau. Ce nom est une formule conjuratoire dont nous nous servons pour provoquer un certain état de notre tension personnelle, correspondant à tel objet extérieur, et qui désormais pourra lui servir d'image, de mise-en-marche, de *clef*. C'est une force qui agit sur nous et qui trouve en nous le moyen de s'inscrire et de se fixer, comme la température sur le thermomètre, comme la voix sur le cylindre. Nous sommes désormais capables de le *représenter*, de par le nom que nous lui fournissons. Et l'ordre qu'il était en nous, il le profère au dehors ; « le mot » nous est désormais donné. Ce mot que nous prononçons *appelle*, nous devenons de lui sonores pour appeler, pour convoquer (nous proférons l'être) les différentielles destinées à en féconder l'effort, en le configurant, natal. On voit par là ce que signifient ces expressions : comprendre une figure, un théorème ; comprendre un raisonnement; compren-

dre une fleur, un homme ; comprendre la musique ; comprendre une affaire, son métier. C'est saisir un principe et son travail, c'est le répéter sur l'instrument de son esprit, c'est « penser », c'est-à-dire apprécier de chaque chose le poids et la tension. Et nous sommes maîtres d'employer à notre volonté la chose désormais représentée par le nom que nous lui fournissons, de la faire servir à notre besoin, de la promener sur tout comme un instrument de comparaison et de découverte, de la proposer à l'inconnu qui nous entoure pour en éliciter une réponse et un signe. Nous nous déguisons en lui. Nous lui empruntons sa force créatrice, c'est-à-dire la force par quoi elle est créée. Nous connaissons ce qu'elle est et nous comprenons ce qu'elle fait.

Mais il est temps d'expliquer ce mot « Nous », et, passant de l'objet au sujet, traiter de cette connaissance et de cette intelligence que nous avons de nous-mêmes.

ARTICLE QUATRIÈME

ARGUMENT

ARTICLE QUATRIÈME. — DE LA CONSCIENCE. — Se connaître soi-même. Idée de séparation incluse dans le mot *soi*, et de source. Source, ou éloignement au regard de ce qui est par soi-même, c'est-à-dire ce qui permet d'être intelligible en donnant position de commencement et de fin : Dieu transcendant. Conscience ou sentiment avec soi de la scission. Tout ce qui est en dehors de Dieu est à l'état de fuite ou de mouvement. Le mouvement qui vient d'ailleurs est le premier *sens* de soi-même. Tout mouvement est en second lieu *vers* la fin qui l'arrête ou forme. Se co-naître, c'est se produire en rapports avec l'ensemble de ses fins ou formes. Se connaître, c'est se fournir comme moyen de co-naissance, c'est pour l'être vivant faire naître en tant qu'avec soi tous les objets dont il a connaissance et dont il est l'image commune. Il est le point de départ de tous côtés de séries de mouvements. Se connaître pour l'animal, c'est développer l'état spécial d'énergie à quoi le convoquent les motifs qui l'entourent et le dévoue sa propre construc-

tion. L'être particulier se connaît d'abord comme force, puis comme image, et enfin comme cause ou « raison ». L'être intelligent consomme en lui-même les choses, il est ce qui les réduit à *l'esprit*, ce qui leur permet d'être intelligibles en leur donnant position de commencement et de fin. La conscience est la réaction de l'énergie exercée. Premiers vestiges et témoignages de la Conscience : la naissance, la reproduction, l'être animé qui sait ce qu'il a à faire. L'homme possède, joint à son corps, un esprit, c'est-à-dire le mouvement psychique à l'état pur et métaphysique, une cause, une *raison* d'elle-même intelligente. Il en est maître, c'est-à-dire qu'il en ressent non seulement l'essor, mais la réaction sur lui-même à laquelle l'arrêt imposé par Dieu le contraint. Il se connaît donc tout d'abord dans l'action autonome qu'il exerce sur sa source, se conduisant en tant qu'effet et mise en œuvre de cette cause : il se construit et il s'instruit, il se façonne par le contact avec les séries de causes qu'il met en branle. La conscience est cette faculté par laquelle l'homme sait ce qu'il fait, et, par conséquent, s'il fait bien ou mal.

Retournons à ce verbe initial, dont nous construisons ici la grammaire. Tout verbe desi-

gne une action, toute action implique un acte. Nous disons que le verbe est actif ou neutre, suivant que l'acte produit, la chose faite, a une existence indépendante du sujet qui l'a produit ou qu'il est un état même de ce sujet (1). Ainsi, *co-naître* au neutre, c'est produire en moi cela sans quoi le reste ne saurait être pour moi, et *connaître*, c'est cela à l'accusatif sans quoi le sujet ne saurait être tel. Soit maintenant la forme réfléchie *se connaître* soi-même. Nous examinerons d'abord le complément « soi-même », puis la manière dont il est possédé par son verbe.

Le terme double *soi-même* a une valeur d'authentification; il ajoute à soi l'adjectif de comparaison en qui il se certifie identique dans toute les portions de sa durée.

L'idée la plus essentielle incluse au terme Soi (*Se*, *Es-ce*, *stare*, *scindre*, *scire*, *necesse*, *as*, *dis*,

(1) Remarquons que les substantifs abstraits, quand ils n'expriment pas des qualités adjectives, ne sont que des verbes rendus objectifs par la simple résection du sujet.

esca, *socius*, *sentire*, *sanctus*, *sans*, *sceau*) est celle de séparation. Le mobile se sépare de l'immobile par le mouvement, et d'un autre mobile par un mouvement différent. Et cette différence chiffre la *force* qui se transcrit par le *poids*.

O lecteur patient, dépisteur d'un vestige élusif, l'auteur qui t'a conduit jusqu'ici en menant ses arguments comme Cacus faisait des bêtes volées qu'il entraînait vers sa caverne, t'invite à bien te porter. Glissante est la queue de la vache bi-cornue ! Ramène vers la crèche légitime cet animal maltraité, et que te rénumère l'ample don du laitage et de la bouse ! Pour moi, les mains libres, je regagne la pipe et le tambour, je referme derrière moi la porte de la Loge de la Médecine. Qu'ai-je promis de vous donner la connaissance de vous-mêmes, quand, à cela, suffit au bout de votre bras votre main que vous refermez ? S'il

est intéressant de suivre, la loupe à l'œil, le dessin du sigle plat sur le papier sec, combien plus le mot rond, la balle active de l'homme volant sur ses deux pieds ! Comme il fait sa croix sur l'univers, comme il joue de ses crics et de ses leviers ! Je vois çà et là une petite figure se mettre à bouillonner, douleur ou rire, toute la grimoire des traits vociférant le rond noir de la bouche, telle que ces fossettes qui en trouent la surface quand l'eau commence à s'échauffer. Comme il bat de tous ses membres ! Comme il travaille de ses mains pointues ! Je le considère. Je pense assis.

J'ai retiré mes pieds de la terre, à toutes mains mes mains, à tous objets extérieurs mes sens, à mes sens mon âme. Je ne suis plus limité que par le ressentiment de moi-même, oreille sur mon propre débit. Je suis comme une roue dételée de sa courroie. Il n'y a plus un homme, il n'y a plus qu'un mouvement, il n'y a plus un mouvement, il n'y a plus qu'une

origine. Je souffre naissance. Je suis forclos. Fermant les yeux, rien ne m'est plus extérieur, c'est moi qui suis extérieur. Je suis maintenu : hors du lieu j'occupe une place. Je ne puis aller plus avant ; j'endure ma source.

Dieu, étant toute l'existence, ne peut permettre à rien d'exister aussi, qu'à la condition de s'exclure à sa mode de Lui. L'homme, ce témoin vertical, ne peut constater, en fin d'analyse de la matière, que le fait pur mathématique, le mouvement. Tout *périt*. L'univers n'est qu'une manière totale de ne pas être ce qui est. Que disent donc les sceptiques et quelle n'est pas la sécurité de notre connaissance ! Certes, et nous avec, le monde existe ; certes, il est, puisqu'il est ce qui n'est pas.

Dieu seul est cela qui est : nous ne pouvons ajouter à son nom ineffable que l'adoration en lui de l'essentielle différence créatrice en confessant avec les Anges qu'il est *Saint*.

L'élément premier de toute science, le radical

mathématique (*math*, apprendre), c'est la constitution, la constatation en fait de notre différence. Cette constatation a deux modes, dont le second seul s'applique à notre origine en Dieu, Par la connaissance, nous nous ressentons complémentaires ; par la conscience, nous nous ressentons différents ; intérieurs au monde, nous nous ressentons extérieurs à Dieu.

Proprement humain est donc ce que j'appellerai sentiment de la tige ; le sentiment de l'origine, le sentiment religieux (*religare*), le mystérieux attachement placentaire. Et l'autre face de la même idée est celle de la conscience, ou sentiment de la scission. L'homme est un principe exclu, une origine forclose. Par rapport au monde, il est chargé du rôle d'origine, de « faire » le principe selon quoi tout vient s'ordonner (*faire*, un peu comme on dit qu'Ulysse faisait le mendiant ou Thersite le prince), il est général, il est le sceau de l'authenticité. Par rapport à Dieu, il est le délégué aux relations

extérieures, le *représentant* et le fondé de pouvoirs.

Maintenant que nous avons attesté l'origine et ce principe de l'être en soi-même complet et suffisant, nous pouvons penser que rien, en dehors de lui, n'existe qu'à l'état de jeu et de contradiction. L'Etre est immobile (je parle grossièrement, obligé d'employer des négations pour exprimer l'essence même de l'Acte ; la chose qui est, est mouvement. L'Etre est un) ; la chose qui est répète l'unité en multipliant sa présence. L'Etre est infini, n'étant fini que par lui-même ; la chose qui est, indéfinie, comme le nombre des positions qu'elle est passible d'occuper. Toute chose créée acquiert de ce fait qu'elle ne vient pas d'elle-même un *sens*. De quoi la transcription générale est le mouvement, la fuite. Elle désigne son origine en s'en écartant. Le mouvement n'est pas un état passif, il est le premier

sens que l'élément possède de lui-même, en n'étant pas *de* lui-même.

Fuir. J'ai maintenant à implanter au courant de ce discours un second mot : *résister*. C'est cette résistance, ce terme opposé à la fuite que l'on désigne sous le nom de *fin*. (De là les expresssions de *définir*, *finalité*, etc. Une chose n'existe qu'à la condition d'être *finie*.)

Le mouvement en soi, tel que l'étudient les mathématiques, constitué par la pure répétition de l'unité, n'est qu'une abstraction de l'esprit. Tout mouvement est limité par une fin, qui est la production, la naissance d'un être, quelque chose qui soit capable de *finir*. Le mobile, rencontrant de toutes parts ses fins, constitue, des frontières qu'il se trouve, une forme ou figure fermée. Il se construit une enceinte dont il ne peut désormais s'échapper. Il se co-naît dans ses différentes parties reliées par l'effort commun qui les commande. Et toute la *nature* ensemble est occupée à naître. *Naître*) avec l'ini-

tiale négative), c'est-à-dire être ce qui n'est pas, c'est-à-dire l'image de ce qui est, finissante et finie de ce qui n'a point de commencement. Mais nulle chose ne peut être finie que par une autre; nulle chose ne peut être à elle seule cette image complète, nulle chose ne peut être à elle seule toute ce qui n'est pas. Tout cherche partout sa *fin*, complément ou efference, sa part dans la composition de l'image, le mot qui profère son *sens*. Et le mot total, c'est l'*univers* (« l'univers » version à l'unité), cela qui impose le sens et le devoir. Nous définirons le premier état, dans l'élément pur, de la conscience : le sentiment du devoir à l'extérieur, le sentiment de son devoir à l'image, le devoir du propre au tout.

Le premier devoir de l'univers matériel, réparti aux offices de ses composantes, est de durer. Dieu existe : l'univers dure, c'est-à-dire qu'à tout moment il est identique à ce qu'il n'est plus. Dieu existe et l'univers résiste, c'est-à-dire

qu'il se sent dans toutes ses parties la même chose à ne pouvoir être, chacune d'ailleurs en cela s'éprouvant d'une façon particulière. Dieu existe et l'univers assiste, c'est-à-dire qu'il se prête à lui-même assistance en ses différents organes. Rien ne peut s'échapper. Tout passe, et, rien n'étant présent, tout doit être *représenté*. Je fais acte de présence. Je constitue. Je me maintiens dans la forme et la figure. Je me fais connaître. Je réponds à l'appel. L'univers, prisonnier de sa forme, pourvoit à ce maintien de la figure, à cette nécessité de co-naître pour satisfaire à son devoir d'être connu. Il construit sa forme, sa formule et son enceinte, il est incarcéré dans ses *fins* dont il ne peut s'échapper, il ne peut cesser d'être présent, de représenter au devant de ce qui est ce qui n'est pas.

Tout être se co-naît en tant que partie du tout que sa tension ou poids travaille à maintenir; l'être vivant commence à se connaître en tant qu'image. Le corps physique maintient ce qui

continue ; le corps vivant, capable de commencer et de finir, exprime, énonce, personnifie, tel moment, l'heure. Le premier naît de la place à laquelle il est dû dans la durée. La masse muette *somme* Dieu de l'ensemencer d'une parole, de lui donner cela par quoi en lui elle soit capable de finir, d'expirer, de rendre ce qu'elle a reçu. Et voici que la vie a tressailli dans son sein. Voici végéter le visage ! L'être vivant est le facteur et l'auteur de son propre mouvement, de sa naissance. Se connaître, pour lui, c'est se faire co-naître, se fournir comme moyen de co-naissance, c'est faire naître par soi, avec soi, tous les objets dont il a connaissance. C'est se faire leur signe commun, l'image passante du moment où ils peuvent souffrir entre eux ce lien. Il est chargé de faire la somme, à toute heure, ce qui n'est pas, le consommer en le consumant. L'image n'est pas une portion du tout ; elle en est le symbole. Elle est ce qu'il fait ; en elle comme en une monnaie marquée de la

face du souverain, il rend cet être qu'il a reçu.

Nous arrivons ainsi au second degré de la connaissance de soi-même. L'être vivant a à se connaître, c'est-à-dire à connaître autour de lui le monde dont il se fait une image. Mais cette image n'est point seulement le moulage inerte du vide que laissent entre eux des termes irréductibles. Elle n'est point contenue, elle est adaptée. Ce ne sont pas des parois autour d'elle, mais des points de mise en marche. Elle est pareille à une clef, dont la figure est la forme de son mouvement adapté au pertuis où on l'insère, ses dents et ses encoches aux barbes du pêne. D'elle, des séries de mobiles attendent leur déclenchement. L'être vivant a à pourvoir à sa tâche. Il est responsable et spontané. Ce n'est point une impulsion qu'ayant reçue il a, passif, à transmettre. Il a à élaborer son acte, à fabriquer ce qui est requis, il a à connaître ce qu'il fait; et ce qu'il fait, c'est lui-même à l'état de puissance ou d'application. Individu, chacun de ses actes l'inté-

resse tout entier; il se connaît tout entier en chacun d'eux.

Les choses ne sont pas seulement des objets de connaissance, mais des motifs de co-naissance. Elles provoquent, elles déterminent dans le sujet toutes les attitudes impliquées par sa construction. Elles suscitent en lui une image animée, leur symbole commun. Elles lui fournissent le moyen de co-naître, de se connaître par rapport à elles, de produire et de diriger la force nécessaire pour assurer entre les deux termes contact. Pour quoi il est obligé de faire appel aux ressources de son fond propre, à sa *nature*, à sa différence essentielle, à l'énergie par laquelle il se maintient, c'est-à-dire ne cesse de se produire tel. Se connaître, pour l'animal, c'est développer l'état spécial d'énergie à quoi le convoquent les *motifs* qui l'entourent et le dévoue sa propre construction, le mouvement spécial dont il est animé et qui rend raison de sa forme, son âme.

Ainsi le particulier se connaît d'abord comme force. Nous l'avons vu ensuite se connaître comme image. Et maintenant il se connaît comme source et comme *raison*. Son mouvement est l'image en même temps que l'origine des phénomènes qu'il détermine, une image opérante, et, d'une certaine façon, déjà, si je puis dire, intelligente. Elle est, en effet, ce qui permet à des choses différentes, non seulement de se connaître, mais de s'entre comprendre. Par où l'être vivant est cause extérieurement de ses actes, son mouvement est la raison de sa forme. La forme est définie par l'Ecole « cela par quoi une chose est ce qu'elle est ». Or, nous avons vu qu'une chose est ce qu'elle est par la nécessité de répondre, de co-naître à ce qu'elle n'est pas, d'être en soi seule l'absence de toutes les autres, d'être cela de commun en qui elles sont comprises. Tout vivant est une intelligence aveuglément à l'œuvre. Il est ce qui ramène les choses à la réalité, ce qui les libère de l'apparence,

de l'image durante où elles étaient enfermées; la double action sélective et élective qui leur permet de *passer*, c'est-à-dire d'aller ailleurs. L'intelligence est ce qui consomme les choses, ce qui les réduit à *l'esprit*, c'est-à-dire à ce mouvement dont elles le décèlent en fuyant, et le mouvement à son origine et à sa fin, dont l'être vivant construit dans son corps la proportion et l'idée. Il est des choses l'image comprenante, et consommante, l'hostie intelligible en qui elles sont consommées.

Dieu de sa création se réserve à tout moment des témoins. Ils ont à porter des témoignages divers selon leur ordre.

Le premier état de la comparution, de la co-naissance de soi-même, du travail de l'être qui se prend lui-même pour objet, est celui du végétal dont la vie est de se nourrir, de remplir et de dilater la forme qui lui est attribuée ainsi qu'une enveloppe vide. L'acte introductif de la procédure est d'ester, de se porter partie. Il

naît : de l'air où il baigne, de la terre où il est attaché par des liens inéluctables. O qu'il est vert à mes yeux ! Et sa seconde fonction de se co-naître à lui-même, autrement, de se reproduire. De même que le mouvement pur n'est que le déplacement d'un corps qui cesse de tenir un lieu pour en occuper un autre, ainsi la plante produit un second elle-même qui reprendra cette propre image que voici défaillante.

La plante pourvoit à l'édification de sa forme, l'animal est lui-même chargé de la mise en œuvre de la sienne, de l'emploi de ce mouvement dont il est *animé*. La plante n'est qu'une image, l'animal est une intention. Il n'a plus une place, mais un rôle. Il co-naît, non plus seulement à la manière d'un ornement ou d'une illustration, mais à celle d'un acteur qui interpelle et qui répond. Il a du jeu, il joue son personnage. Il reconnaît les parties auxquelles il correspond, le petit monde autour de lui avec qui il a à s'aboucher. Adaptées d'avance, les choses lui four-

nissent le moyen d'exercer telle forme du mouvement particulier qu'il fournit. La plante est le témoin de leur présence, il est le répondant de leur intention. Il co-naît selon elles, il se conaît selon elles à lui-même, il se reconnaît lui-même en elles par le geste qu'elles lui imposent, l'action qu'elles font de lui sortir. Sa connaissance de chacune est réduite à l'efficacité à son regard d'icelle. Il se connaît leur complémentaire. Il se définit par son action : par exemple, le cheval est ce qui court et l'oiseau ce qui vole. Il est comme le verbe qui s'ajoute au substantif pour en déterminer l'énergie et l'intention. Il se connaît le verbe en qui des choses diverses se co-naissent l'une à l'autre ; le verbe d'avance qui les suscite et leur permet de co-naître et qui lui-même se connaît en se proférant.

Maintenant, l'homme : comment se connaît-il lui-même et qu'est-ce qu'il connaît en lui ? Quelle est l'invitation qu'il reçoit des choses qui l'entourent et la réponse que de lui elles attendent ?

Le trait qui fait le propre de l'homme est qu'il possede un *esprit*. Sur ce mot s'échelonnent les idées de souffle, dans le souffle de l'élément le plus délié, de mouvement sans une matière soumise à l'appréciation des sens, de mouvement dès lors ayant pour origine un acte pur de la volonté. L'existence et la qualité d'un esprit est ainsi entièrement déterminée par le vœu de la volonté qui l'a produit, sa co-naissance par le rapport qu'il entretient avec son générateur. Il est simple, puisque, n'ayant point de matière, il n'a point de parties, son mouvement n'étant que la répétition incessante de l'attitude ou rapport qui lui est échu. De même il est incorruptible, son évanouissement ne pouvant résulter que de la cessation de la volonté, qui, hors du temps mesuré par l'échappement de la matière, le produit. Il est connaissant, puisqu'il a quelque chose à connaître ; de même que la matière prouve par le mouvement son principe, l'esprit l'éprouve par la conscience. Tous deux ne sont

que des manières de différer de Dieu. Mais l'une s'en va, l'autre est ce qui ne peut être ailleurs ; l'une crée son lieu, recrée au créateur une image, l'autre, constant dans son rapport, n'a point à l'établir : il est la station dans la posture, il est la passion de la différence. Tel est l'esprit remis à l'homme, tel est le contact qu'il endure, tel est le souffle qui l'a suscité.

Cet esprit s'est construit un corps. De même que Dieu s'est complu dans l'univers comme dans l'image plastique de son étendue et de sa solidité, ainsi il s'est ménagé dans l'animal une image sensible jouissant de son existence et des rapports qu'elle entretient avec les choses qui l'entourent, ainsi il s'est réservé dans l'homme une image de son activité créatrice, une image intelligible, jointe aux bondes mêmes de la vie inépuisable, jouissant de la vie qu'elle donne, de l'ordre autour d'elle qu'elle commande, de ses épousailles immenses avec la Cause première dont elle porte à son doigt l'anneau. Se

connaître, c'est se produire en corrélation. De même que la matière se connaît par le moyen de son œuvre et de l'image qu'elle exécute, de même l'animal se connaît en tant que cause, selon la perfonction de son rôle et selon le geste que sa construction lui impose et que le circonstant lui tire, de même l'homme aussi se connaît selon son mode, il se produit dans sa corrélation avec Dieu, il se connaît, engendré, dans sa corrélation avec le générateur. Comme il connaît, c'est ainsi qu'il se connaît. De même que dans les choses il connaît le général, c'est-à-dire le mouvement générateur qui leur donne acte et forme, il se connaît lui-même générateur dans la production de son acte et de sa forme. Par le moyen du corps qu'il s'est édifié et des sens dont il a usage, il s'amorce avec les phénomènes qui l'entourent, il est accordé sur l'acte créatif, il en contient en lui l'échelle et la réduction, il a de quoi en mesurer l'allure et l'intensité. Toutes choses sur lui réagissent comme sur leur origine. Comme

il connaît c'est ainsi qu'il se connaît, leur auteur et leur maître, du fait de cet Auteur et de ce Maître dont il a reçu *pouvoir*.

Ainsi l'homme se connaît d'abord dans l'action qu'il exerce sur sa source, dans la manière dont il s'y prend pour vivre. Il se connaît en second lieu comme suite, effet, moyen, instrument, et mise en œuvre de sa propre cause. S'étant construit, il s'instruit à présent. Comme le principe de sa vie est la proposition en lui d'une certaine différence, la pratique en est une démonstration. Chaque homme a été créé pour être le témoin et l'acteur d'un certain spectacle, pour en déterminer en lui le sens. Il se connaît donc à son pas et à l'extension de ses mains, au recours qu'il trouve en lui, à la facilité plusoumoindre qu'il éprouve à se servir des instruments dont il a propriété. Il se pratique lui-même et le clavier de tous les organes qui l'attachent au branle extérieur, son propre corps lui est comme un document où il suit les œuvres de l'esprit qui le

remue. Il se reconnaît des goûts et des humeurs, des appétits et des révoltes, un tempérament, un caractère, des habitudes, des mœurs, des passions qu'il combat ou cultive suivant l'éclairement de sa volonté. Il prend sa place et son équilibre, il sait ce qu'on attend de lui, et, maître de ces instruments, ce qu'il a, suivant la circonstance, à faire.

De même que l'homme s'instruit du dedans par l'usage, il se façonne au dehors par le choc. Et comme il se produit par son contact avec son origine, il se définit par sa rencontre avec sa fin. De même que l'on dit de quelqu'un qu'il se connaît en mécanique ou en peinture, il acquiert une science particulière des objets ou points de mise en marche sur lesquels il a à presser d'une manière plus ou moins intense et fréquente son énergie sensitive ou motrice. Ces objets dès lors deviennent comme l'empreinte de sa forme, le signe de son effort qui en provoque la répétition effective ou idéale, la condition de sa sensi

bilité et de son action. Il ne manque plus désormais de mots pour dénommer ses actes. Les choses lui fournissent, par les modifications qu'elles exercent sur sa pulsation vibratoire, le moyen d'en mesurer l'intensité et de se distinguer suivant ses opérations. Il se connaît fonction et se fabrique engin. Sous les coups de l'énergie qu'il dirige, comme un métal sous le marteau intérieur, il se modèle et reforge sa personne.

La conscience donc est cette faculté par quoi l'homme sait ce qu'il fait, et, par conséquent, s'il fait bien ou mal. Bien ou mal, c'est-à-dire conformément ou non à ses fins prochaines ou foncières, réelles ou imaginaires, à sa fantaisie ou à son *devoir*. Les choses ne naissant pas seules sont reliées par une obligation mutuelle. Cette obligation, purement physique et *formelle* (au sens plastique) chez la brute, est morale chez l'homme pourvu de liberté. Sa conscience lui apprend s'il a contrevenu ou non à son dessein et à sa nature.

J'ai fini ce que j'avais à dire de notre connaissance en cette vie. J'ai calculé un cadre ; j'ai tissé un rets de phrases pareilles à la grille cryptographique et à la dentelle sur la vitre. Il reste à exposer ce que nous pouvons sentir de la connaissance qui nous est réservée dans cette autre vie après la mort que les promesses infaillibles nous assurent.

ARTICLE CINQUIÈME

ARGUMENT

ARTICLE CINQUIÈME. — De la connaissance de l'homme après sa mort. — Tout mouvement dans un être a une fin qui l'arrête et qui donne une forme à son témoignage. La durée de ce témoignage dans un être est proportionnée à celle du fait qu'il avère. Mais l'homme est le témoin du permanent et de la variation des choses par rapport à un point fixe. L'homme atteste le permanent par la parole. Pour attester les choses en tant que permanentes, il faut

être soi-même impérissable, le mot n'étant qu'une modification du sujet. Les organes périssables de l'homme ne sont faits que pour emprunter aux choses les modifications de son mouvement qui lui servent à leur co-naître. La fin de l'homme étant permanente, il est naturellement impérissable dans l'intégrité de sa nature, c'est-à-dire dans l'union de son me et de son corps, et leur séparation est un état violent. Ce que peut connaître l'âme séparée et sans organes personnels : soit ses différences. Sa différence avec Dieu. Sa différence avec les autres âmes par l'intention particulière dont elle est l'expression. Notre nom propre. Connaissance des autres âmes, en tant que solidaires de son propre devoir. L'instrument de la connaissance de l'âme séparée est l'information donnée à sa vibration essentielle. L'âme connaît la plénitude de son intention, par conséquent garde la mémoire du passé qui lui devient pleinement intelligible. Elle connaît les choses sensibles puisqu'elle ne cesse pas de leur co-naître dans leur cause suprême. L'éternelle formation.

Quand un homme est mort, il cesse d'être par rapport à nous et nous prononçons en consé-

quence qu'il n'est plus. Et en effet désormais nos sens et notre esprit ne découvrent plus rien qui réponde à la perception dont nous avions coutume de le trouver la cause : il n'est plus, voilà tout ce que nous savons, il est pour nous comme s'il n'était plus. Il ne tient plus sur ses pieds. Il ne produit plus cette énergie par quoi il était avec nous. Cela parti, il ne reste plus qu'un simulacre inerte, une statue de chair qui bientôt s'écoule : que l'on emporte ce débris ! Quelles que soient les leçons de la raison et de la foi, la bête en nous ne peut appréhender rien d'autre : il était et il n'est plus, et, pour autant que nous gardons son souvenir, il est désormais ce qui n'est plus.

(Et, en effet, comme, avant la mort, l'homme était ce qui n'était pas, il est, après la mort, ce qui n'est plus : il n'est plus ce qui n'était pas.)

Naître, connaître. Qu'est-ce que l'homme peut continuer à naître, étant mort? Et à quoi pourrait-il désormais co-naître ? Dépouillé de ses

sens, que pourrait-il, et comment, connaître ?

Nous avons vu que la matière n'est point la cause du mouvement, mais que le mouvement, au contraire, est la cause de ces divers arrangements auxquels nous donnons le nom commun de matière. Il n'y a point une certaine matière première et c'est dans le mouvement seul qu'elle trouve son unité. Si la matière d'ailleurs peut avoir une existence indépendante du mouvement qui la produit, qui l'exprime et qui l'évalue, c'est ce qu'il n'y a pas affaire ici d'examiner. Ce que nous avons vu, c'est que notre existence et notre connaissance, notre esprit, notre conscience et nos sens sont également incapables de rien énoncer ou appréhender d'autre en nous ou autour de nous que le mouvement, c'est-à-dire la variation par rapport à un point fixe donné. Toutes les notions que nous donnent nos organes du monde extérieur sont réductibles aux variations produites sur l'échelle de nos vibrations nerveuses. En second lieu, nous avons dit

que le mouvement reçoit sa forme de sa *fin*, qui le circonscrit en l'arrêtant. Comme pour les gestes calculés du statuaire ou du chirurgien, l'impulsion qui en contrôle le débit est réglée par les besoins du travail à exécuter. Elle cesse là où son objet ou terme est atteint, c'est-à-dire là où il cesse d'y avoir un rapport réciproque de nécessité du sujet à l'objet. Le mouvement n'est pas par lui-même extinguible ; cesse seulement son « temps » momentané et le rythme à telle fin particulier qu'il emploie. A supposer un rapport de nécessité permanent entre le sujet et l'objet, le mouvement qui y correspond sera aussi permanent.

La connaissance explique la naissance, toute substance implique sa preuve, le verbe multiforme qui lui dit dans le temps ce qu'elle est. L'être vivant est un appareil de constatation ; il ne subit pas son contour, il a lui-même à le trouver et à l'établir. Il se remplit par reprises de l'énergie brute qu'il a à puiser, suivant la me-

sure de son corps, alentour, comme la pinte est une mesure de capacité. Il la transmue suivant le rythme particulier de l'idée comme musicale dont il inclut en lui le battement, et l'élabore suivant le besoin de ses différents organes et des fins en vue desquels ils sont constitués.

De même que dans une peinture la fin est ce qui constitue la forme en limitant l'espace qu'elle occupe, ainsi, au sens absolu, la fin est ce qui constitue la forme en fournissant à sa recherche vivante les moyens et les matériaux de se maintenir en tant que telle. Trouver la fin, c'est retrouver l'origine. Comme le criocère vit sur le lys et comme le scarabée dans la bouse, l'existence de l'animal dépend étroitement de celle de certains êtres qui la déterminent. La durée de son témoignage est proportionnée à celle du fait qu'il avère.

Mais la présence de l'homme ne dépend pas, de nécessité, de celle de telles ou telles figures à son entour, de telle ou telle situation dans le

temps. Il est partout à sa place. Il connaît le général. Sous toute forme, il est adressé à l'élément commun qui l'engendre par le moyen de la modification spécifique. L'animal est construit comme un joujou pour tel saut déterminé. Parler de la connaissance du singe, ou de l'oiseau, ou du poisson, c'est dire la modification que tel objet interposé exerce sur le grimpe-aux-arbres, le pique-fruits, le nageur-sous-l'eau. Il se sert pour connaître de la même intention qui a rassemblé ses organes. L'homme connaît le permanent, c'est-à-dire qu'en toutes choses il reconnaît le fait de la variation par rapport à un point fixe, comme en chinois l'idée d'éternité est exprimée par le caractère « eau » avec un point au-dessus. Comment donc pourrait-il connaître les choses, et comment pourraient-elles lui co-naître, en tant que permanentes, si lui ne l'était pas dans sa respiration initiale et dans le branle qu'elle imprime à son corps? Tel est le témoignage de sa permanence devant Sa face que la

nature réclame à Dieu et que l'homme est venu lui apporter.

L'acte par lequel l'homme atteste la permanence des choses, par lequel, en dehors du temps, en dehors des circonstances et causes secondes, il formule l'ensemble des conditions permanentes dont la réunion donne à chaque chose son droit de devenir présente à l'esprit, par lequel il la conçoit dans son cœur et répète l'ordre qui l'a créée, s'appelle la parole. Pour désigner cette parole nous nous servons de trois termes : le verbe, le mot, le nom. Le verbe désigne la vertu de celui qui parle; le mot, le mouvement particulier qui est le motif de chaque être et dont l'émotion de celui que l'énonce est l'image ; le nom (1), le nom enfin (ou le *non*), la

(1) Tout mot est l'expression d'un état psychologique procuré par l'attention à un objet extérieur. C'est un geste qui peut se décomposer en ses éléments ou lettres. La lettre, ou, plus précisément, la *consonne*, est une attitude sonore provoquée par l'idée génératrice qu'elle mime, l'émotion, le mot. Comme S, par exemple, indique une idée de scission, N, produite par l'occlusion de la voix, la langue de son bout venant s'attacher au palais, suggère l'idée de niveau intérieurement atteint, d'une déclaration de

différence en qui chaque individu n'est pas l'autre. Nommer une chose, c'est la produire inexterminable, car c'est la produire par rapport à son principe qui ne comporte point cessation. Je considère un être ; j'envisage en lui l'existence pure, le mouvement particulier qui lui donne naissance, et dont la formule mathématique ne comporte pas par elle-même sa dissolution (ni de commencement,autre que l'apparition devant l'esprit), et ne supporte fin de son opération que par le fait du dehors et pour le bien d'un ordre plus large. Le mouvement est une répétition de soi (ou naissance), plus ou moins fréquente par rapport à un principe immuable. Pour exercer connaissance, c'est-à-dire pour repro-

surdité, du refus dans une plénitude latente. *In. non, hominem, nomen, numem, omnis, nemo, semen, unus, numerus, nos, nous* (Gr.), et le groupe immense *noscere, nasci*, de qui plus haut ; la forme des participes présents.

« Cratyle a raison de dire qu'il existe des noms naturels aux choses, et que tout homme n'est pas un artisan de noms, mais que c'est celui-là seul qui considère quel nom est naturellement propre à chaque chose et qui sait en reproduire l'Idée dans les lettres et les syllabes. »

Platon,— Cratyle.

duire chacun des mouvements particuliers dans son état de corrélation avec l'origine, pour déterminer en moi l'état intérieur qui leur corresponde, en un mot, pour ne pas être astreint à un nombre de rythmes limité, mais pour avoir le moyen de leur fournir à tous image, il me faut avoir la faculté de me *régler* sur leur principe commun, il me faut avoir avec lui un contact, ou, ce qui revient au même, une différence permanente. Pour consolider les choses dans leur qualité de termes, pour les rendre, en les nommant, *inexterminables*, il me faut l'être moi-même. Le mot ne comporte point de mort; or, le mot est un état de moi-même.

Et cependant nous voyons que les organes de l'homme ne sont pas sensiblement différents de ceux de l'animal périssable. Leur activité s'alimente et se répartit par des procédés apparemment semblables. Nous vivons, nous mourons de même. Quel est donc ce mouvement que vous voulez qui survive au corps qu'il anime, et la

rotation, par exemple, à la roue? — Je réponds que le mouvement n'est pas en soi-même extinguible, mais simplement cet ensemble de mouvements particuliers que nous connaissons en tant que corps. En effet, tout mouvement, n'étant que la reproduction d'une certaine existence, peut toujours s'ajouter à lui-même comme 1 à une somme donnée, et ne comporte donc par nature aucune limite à sa durée. Ce qu'est, d'ailleurs, cette existence dans son fond, nous l'ignorons, puisque, pour savoir ce qu'elle est, nous devrions d'abord connaître ce qu'elle n'est pas ou Dieu; son tremblement essentiel devant la face du Saint. L'existence d'un mouvement n'est limitée que par sa fin, par le dessein de la nature et par le dessein de Dieu; celle de l'animal par sa connaissance sensible et celle de l'homme par sa connaissance intelligible, laquelle est éternelle comme Dieu même sous les images sensibles qui en forment l'objet. Que l'homme, ayant à connaître les choses matérielles, s'ap-

provisionne autour de lui, à la manière des animaux, du mouvement qui lui est nécessaire pour co-naître, cela n'a rien d'étrange, mais ce mouvement, il le digère et le transforme, il lui imprime la commotion, l'intention qui lui est propre, il le met en communication avec la source continue qu'il contient en lui de son être : son geste n'est plus que la traduction dans l'univers matériel du sanglot de l'origine. Cela qui reçoit ce rythme premier, que les organes d'amplification construits et entretenus par lui subsistent ou non, est éternel comme sa fin.

Il ne faut pas penser que l'esprit de l'homme soit joint à son corps comme la vapeur à la machine quand on l'introduit dans le tiroir, ou le contenu à son contenant, ou qu'aucun organe lui serve de support. Quel lieu, en effet, pourrait-il, n'ayant point de parties, occuper? Le mouvement essentiel de l'animal est cela en qui il construit son corps, par qui il naît et co naît. L'intention de ce mouvement peut être perma-

nente ou passagère, suivant la nature des fins auxquelles il s'adresse. Nous avons vu que celle de l'homme est permanente, qui est de connaître Dieu dans ses créatures. « Les volontés de Dieu sont sans repentir. » L'homme est donc perpétuel comme la fin à qui il est adressé. Incorruptible, dans son âme comme dans son corps, qui en est l'instrument nécessaire, la mort est pour lui un accident violent. Si l'intention est soustraite à sa fin, si les moyens lui sont refusés de la remplir et de s'approvisionner des matériaux nécessaires à leur réparation, c'est là un désordre où il faut voir l'effet de la transgression primitive. L'homme au jour de sa création avait une égale connaissance de son origine et de sa fin. Séduit par le serpent, il se complut dans sa fin comme si elle lui était propre, et non point celle de la volonté de Dieu, dont il était l'instrument. Et c'est pourquoi une fin lui fut en effet donnée et la mort de ce corps qui lui servait à l'atteindre. Il n'eut plus con-

naissance que de sa fin et son origine dans le Père lui fut cachée; la chair nous est un mur entre nous et Lui (1). Vient la mort qui invertit les termes et le livre sans voile et sans défense à l'examen de l'Eternité et de la source qui l'a créé. Il ne peut plus cacher sa nudité comme Adam sous le feuillage. Il regarde et ne trouve plus de fin autour de lui. Il s'est approprié toute cette partie de la création au milieu de laquelle il a été placé, il en a usé et abusé comme de son bien personnel, et maintenant il a à rendre des comptes au maître légitime. Le voici dépouillé, le voici nu dans le Regard sévère. Voici qu'il co-naît à Dieu pour le jugement dans sa nudité, dans la simplicité de sa volonté intelligente, dans la directe contemplation de son *devoir*. Effrayante obligation à qui fait défaut pour la solder la grâce gratuitement accordée! O regard de Celui qui est toute vie à supporter pour ma purification, pour ma gloire ou pour

(1) En ipse stat post parietem. — Cant., II, 9.

ma torture! Plus tard, comme les âmes subsistent pour l'Examen, leurs corps reviendront s'y joindre, et l'homme entier sera consolidé dans le Jugement. Mais c'est de la connaissance seule des âmes séparées que j'ai à parler ici. Et puisque Dieu en est désormais l'objet, il faut savoir ce qu'elles connaissent en Dieu et ce que Dieu connaît en elles.

C'est à savoir, ainsi que maintes fois indiqué, leur différence essentielle. Mais quelle différence de l'esprit maintenant séparé à Dieu, et du simple au simple, alors que, selon le Philosophe, toute différence est comparable à l'adjonction d'un nombre ou à la soustraction de l'unité? L'âme, ni Dieu, n'ayant de parties, ne peuvent différer par la présence ou l'absence de l'une d'elles. Je dis qu'ils diffèrent premièrement par la nature puisque Dieu est par lui-même et l'âme par Dieu. L'un est la substance et l'autre l'image, mais une image de Dieu tout entier puisque son objet ne comporte point de division. Le

reste de la création n'est pas, à proprement parler, une image, mais un symbole, comme la couleur l'est de la lumière qui travaille incessamment à se constituer pour avoir le moyen de se dissoudre. Secondement, l'âme diffère non seulement de Dieu, par le fait de son issue, mais des autres âmes par le mode particulier de cette issue. Comme la chaleur diffère de l'électricité et celle-ci de la lumière par le nombre des vibrations qui les produit, et comme un métal de l'autre par son poids spécifique, c'est ainsi que les espèces spirituelles diffèrent entre elles, un ange de l'autre, par le chiffre indissoluble qui les formule : alors qu'au dedans de l'espèce toute âme humaine diffère de l'autre par l'usage en vue duquel elle a reçu vie. Elle est non point l'image d'une entité partielle, mais l'effet d'une volonté particulière. Elle diffère non point par la substance, mais par l'intention. L'intention est l'attention à la fin. L'intention de l'âme, cette attention de Dieu à la fin à quoi il l'a des-

tinée. Comme les ordres des Anges diffèrent suivant les fonctions auxquelles ils sont assignés, ainsi les hommes ont cette différence en eux qu'ils sont dédiés à la connaissance des choses corporelles et chaque homme à son tour diffère des autres suivant la nature et le degré de la co-naissance à laquelle il est destiné, suivant la partie et le moment de la création dont il est appelé à jamais à rester dans le regard de Dieu l'oblateur et le témoin.

Tel est donc ce « nom nouveau » dont parlent les Saints Livres, ce nom propre en qui nous avons été appelés à naître pour l'éternité, ce nom ineffable qui reste à jamais un secret entre le Créateur et nous et qui n'est communiqué à aucun autre. Apprendre ce nom, c'est comprendre notre nature, nous nourrir de notre raison d'être. De même qu'un mot est formé de voyelles et de consonnes, notre âme, à chaque aspiration, puise en Dieu la plénitude de sa sonorité. Naître alors pour elle sera le même

acte que connaître, d'une conscience pleinement illuminée. *Tunc cognoscam*, dit l'apôtre, *sicut et cognitus sum*. Nous verrons alors, comme le nombre manifeste l'unité, le rythme essentiel de ce mouvement qui constitue mon âme, cette mesure qui est ma personne ; nous ne le verrons pas seulement, nous le serons, nous nous produirons nous-mêmes dans la perfection de la liberté et de la vision et dans la pureté d'un amour sans défaut. Nous puiserons dans le sein de l'Agneau notre moyen d'être différent de lui pour avoir quelque chose à lui donner. Dans cette amère vie mortelle, les plus poignantes délices révélées à notre nature sont celles qui accompagnent la création d'une âme par la jonction de deux corps. Hélas ! elles ne sont que l'image humiliée de cette étreinte substantielle où l'âme, apprenant son nom et l'intention qu'elle satisfait, se proférera pour se livrer, s'aspirera, s'expirera tour à tour. O continuation de notre cœur ! ô parole incommuni-

cable ! ô acte dans le Ciel futur ! Toute possession charnelle est incomplète dans son empan et dans sa durée et qu'en sont les transports auprès de ces noces opimes ! O mon Dieu, tu nous as montré des choses dures, tu nous as abreuvés du vin de la pénitence (1) ! Quelle prise, d'un empire ou d'un corps de femme entre des bras impitoyables, comparable à ce saisissement de Dieu par notre âme, comme la chaux saisit le sable, et quelle mort (la mort, notre très précieux patrimoine), nous permet enfin un aussi parfait holocauste, une aussi généreuse restitution, un don si filial et si tendre ? Telle est la récompense promise à tous les justes et ce salaire unique, qui étonne les ouvriers de la parabole. Mais, en réalité, la dot de chaque âme différera de l'autre, comme la volonté dont elle est l'expression, comme l'intention qui lui a donné le jour, et comme celle qui lui a donné la gloire.

(1) Ps. LIX, 5.

Et ce que je dis, par une inversion exquise, fait comprendre la souffrance des damnés.

L'âme séparée connaîtra Dieu ; le dogme de la communion des saints nous enseigne qu'elle connaîtra également les autres âmes saintes qui jouissent de la même vision.

On peut penser que cette connaissance s'obtient et s'exerce de deux manières.

L'âme séparée connaît Dieu, elle le connaît entièrement puisque cet objet de sa connaissance n'a point de parties ; mais elle connaît d'une manière qui lui est propre, c'est-à-dire qui est propre à lui prendre la vie de cette image ou *personne* qu'elle est. Voyant à plein cette intention qu'elle réalise, elle reconnaîtra que cette intention est particulière, c'est-à-dire qu'elle se rattache à une autre intention plus générale. Elle ressent en elle-même cette énergie totale, la commotion initiale, non point de Dieu, qui est un acte invariable, mais de la différence mystique qui donne naissance en même temps à toutes

les créatures enchaînées par la vision bienheureuse. Elle comprend qu'elle ne suffit point à épuiser la reconnaissance et qu'elle a pour cela besoin de tous les autres esprits. De même qu'elle voit dans l'acte spécial d'amour qui l'a suscitée la nécessité même qui impliquait la création des autres esprits complémentaires, de même elle a besoin de leurs voix pour y joindre la sienne. Elle voit en elle-même avec sa racine en Dieu celles de toutes les autres âmes qu'y rattache un commun amour. Toutes lui sont nécessaires, toutes ont leur place dans l'économie de son salut, depuis la Vierge et le plus grand Ange jusqu'au petit enfant que la sage-femme à peine a eu le temps de baptiser.

Non seulement les âmes se connaissent en Dieu, mais elles exercent entre elles-mêmes une connaissance directe. Comme le corps perçoit le corps et comme la matière appréhende la matière, ainsi l'esprit discerne les esprits (1). Nous avons vu

(1) Et quoniam ipsa eorum claritas vicissim sibi in alternis

que l'appareil de la connaissance sensible consiste dans la vibration, c'est-à-dire dans un certain réglage du rythme intime sur lequel viennent s'insérer les impressions extérieures. Or, nous avons défini que chaque *temps* de la vibration est une répétition de la naissance. Mais de même que la naissance s'applique au corps, elle s'applique également aux esprits. L'esprit donc, étant capable de vibrer, est capable dans le dessin de ses intervalles de recevoir impression des autres substances homogènes. Il y a une étendue spirituelle où les « distances » sont réglées non plus par l'éloignement tactile, mais par les relations harmoniques. Ce n'est plus par un signe, c'est par leur naissance même que les âmes exerceront l'une de l'autre connaissance.

cordibus patet, cum uniuscujusque vultus attenditur et conscientia penetratur. Ibi quippe uniuscujusque mentem ab alterius oculis membrorum corpulentia non abscondet, sed patebit animus... atque unusquisque tunc erit conspicabilis alieno, sicut nunc esse non potest conspicabilis sibi... Unde dicitur : Nolite judicare ante tempus, donec veniat Dominus qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium (I Cor., IV, 5). Auro clara, vitro perspicua — S. Greg. *De auro et vitro.*

Il reste à rechercher quelle connaissance les âmes séparées peuvent avoir des choses matérielles et des esprits non séparés. L'homme, comme toutes les choses créées, étant doué de mouvement, acquiert de ce fait une direction, un sens, une intention, une fin. Possédant un esprit, il est conscient de cette intention, mais séparé de Dieu en cette vie, il n'est informé que par le dehors, par le terme qui l'arrête, par les différentes parties du monde extérieur avec lesquelles il est placé en contact. Séparé de son corps, il possède en Dieu seul désormais le point fixe qui détermine son *sens*, indépendamment de repères et relèvements sensibles. Voyant Dieu à plein, il réalise pleinement par le fait même de sa nature, sa différence ou intention constitutive. L'intention, la puissance de l'homme (comme on dit la puissance d'une machine) est adressée à une action sur les choses extérieures, de cette action résulte une sensation et un mouvement, une image d'elle élicitée. Car la créature ne s'éloigne de la

vision que pour travailler à l'image. Dépouillée de ses sens, l'âme séparée n'a plus le moyen de s'informer extérieurement; mais elle n'est point privée de ce sens premier constitué de son rapport mouvant au seul point fixe. L'impulsion, qui naguère mettait en branle les différents appareils des sens et qui par eux lui procurait la perception de son image, l'âme à présent directe en épouse le coup et la visée. En son « temps » de tension elle se réalise dans toute sa puissance; elle n'a plus le moyen de se former d'image avec ses sens ; mais la disposition par laquelle elle les mettait en mouvement constitue à elle seule une certaine image. Elle se compose dans un certain équilibre, elle fonde seule la figure intelligible que les circonstances extérieures lui servaient précédemment à provoquer. Cette image est le don qu'elle fait à son créateur par le second temps de sa respiration, et la matière de sa joie ou de sa torture. L'aspiration, la prise qu'elle opère d'elle-même en Dieu, et par laquelle elle se di-

late et déploie à son regard dans toutes les puissances de sa nature, vient maintenant, pleinement intelligible, prendre la place de cet afflux aveugle qu'elle utilisait pour ses actions bonnes ou mauvaises ; ses *motifs* sont repris et éprouvés dans leur détail par la lumière vivante ; je dis approuvés ou réprouvés, suivant qu'ils sont ou non conformes à l'image que Dieu avait en nous prédéterminée.

Cela pour la connaissance que de son passé l'âme emporte avec elle dans la mort ; mais que penser de celle qu'au delà de la mort elle continuerait à exercer sur les choses sensibles?

Nous avons défini qu'au sens large connaître c'est exister en même temps. Ainsi tout ce qui naît, esprit ou corps, co-naît selon son monde. Il y a une harmonie, à chaque temps de la durée entre toutes les parties de la création, depuis le Séraphin jusqu'au ver. Or, l'âme, ne cessant pas de naître, ne cesse donc pas de co-naître. Elle fait partie d'un ensemble et d'un équilibre dont

elle ressent en elle-même toutes les variations. Comme l'âme séparée est une intelligence pure, toute naissance d'elle-même est la matière d'une claire connaissance, et, par suite, de toutes les causes qui l'affectent concertantes. De même qu'en cette vie l'intelligence est informée par les sens, de même en l'autre la substance même de l'âme intelligible lui sert d'organe perceptif pour réaliser la disposition, le juste appoint de force qui correspondrait à tel état sensitif. Bien entendu, elle s'intéresse plus énergiquement aux parties de l'ensemble avec lesquelles elle se trouve en rapport plus direct de causation ou de voisinage suivant la figure des distances spirituelles que j'ai déterminée tout à l'heure. Elle suit toutes les conséquences dont ses actions bonnes ou mauvaises ont déterminé le déclenchement.

On voit par là la simplicité à la fois et l'immense variété de l'état de connaissance qui sera celui de l'âme séparée après la mort. L'organe

essentiel en sera ce temps double de la conscience dont les figures en cette vie sont la respiration, le battement de cœur, l'aigu et le grave, les brèves et les longues, l'iambe fondamental de tout langage. Mais, tandis que notre existence ici-bas est pareille à un langage barbare et rompu, notre vie en Dieu sera comme un vers (1) de la justesse la plus exquise. Le mot, en effet, nous l'avons vu, n'est pas seulement le signe d'un certain état de notre sensibilité, il est l'évaluation de l'effort qui nous a été nécessaire pour le former, ou plutôt pour nous former en lui. Le poète qui a le magistère de tous les mots, et dont l'art est de les employer, est habile, par une savante disposition des objets qu'ils représentent, à provoquer en nous un état d'intelligence harmonieux et intense, juste et fort. Mais, alors, nous serons les *poètes*, les faiseurs de nous-mêmes. Ce sentiment aigu de notre prosodie essentielle, cette impossibilité d'échapper à notre

(1) Vers, direction.

mesure admirable, nous seront alors conférés directement sans l'appoint empirique et hasardeux du langage extérieur.

Et de même qu'un vers dans sa mesure uniforme peut renfermer tous les rythmes et tous les êtres, de même toute la création pourra s'inscrire sur le mètre que l'âme constitue.

Telle la parole de confession en qui notre âme pour l'éternité échappera à la mort. Mais la conjuration ici-bas n'en est pas assez forte pour retenir les éléments de notre corps réclamés pour d'autres besognes. Et cependant, même en ce monde périssable, pour qui s'attache à ces ensembles qui sont proprement l'objet de la connaissance, l'éternité, sous sa forme circulatoire, ne présente à l'esprit rien que de facile et de familier ; nous ne pouvons de rien dire qu'il commence ou finit. Nous voyons demeurer des cadres fixes que remplit une matière en mouvement. L'idée d'éternité se réduit à celle d'une *fermeture* par elle-même infrangible. Or, toute

forme se déduit de cette même idée d'une enceinte *fermée* sur elle-même, et nous avons vu que rien en ce monde n'échappe à la nécessité de la forme. Lors le Temps sera fermé sur nous et le Présent en sera le centre éternel. Le *temps* établi, voici qu'éclate de toutes parts le chœur ! Quoi de mieux fait que ce qui est achevé ? Quoi de plus fini que ce qui est terminé ? Quoi de plus fini que ce qui ne peut plus finir ? Alors notre connaissance sera complète comme notre forme et comme notre fermeture. De même que le jour répète, jamais le même, le jour, et l'an l'année, comme à des intervalles réguliers, l'écrou des astres se relâche ou se resserre, et que sans jamais rompre la ronde les enfants de la Nuit l'ouvrent ou la rétrécissent comme une bouche (ainsi se dispersent ou s'éclusent ces nations de l'éther, comme une foule qui d'un seul cœur craque et s'ébranle), notre occupation pour l'éternité sera l'accomplissement de notre part dans la perpétration de l'Office, le maintien

de notre équilibre toujours nouveau dans un immense tact amoureux de tous nos frères, l'élévation de notrevoix dans l'inénarrable gémissement de l'Amour !

Fou-tchéou, 1904.

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE

Du profond bois sacré, de la haute futaie primitive, telle que celle qui au Japon encore ombrage les cabanes sacrées de Nikko, le défrichement peu à peu a aminci le voile jusqu'à cette rangée unique, à cette colonnade régulière qui des temples classiques enclôt le sanctuaire maçonné. Car, depuis le Paradis, et comme Jonas au jour de la pénitence de Ninive, comme Elie dans sa douleur, l'homme toujours a eu pour gardien de sa prière et pour protecteur de ses eaux l'arbre qui, pousse et végétation de l'unité, est l'expression de l'Attente dans le témoignage; assis, agenouillé sous l'ombre. Mais cependant

que le païen, impuissant à maîtriser l'arcane, en recherchait les ténèbres obreptices pour y cacher ses poupées, l'Eglise chrétienne a absorbé le bois mystique, adaptant intérieurement à la congrégation humaine ses avenues et son chœur.

Le temple païen n'était, au vrai, que la prison et le contenant du dieu; par la caisse où elle la tenait serrée, la tribu affirmait sa propriété de l'idole. La boîte, où la bande errante si longtemps avait promené sa part du trésor traditionnel, maintenant élargie, *superstition* affermie sur une base permanente, il importait qu'on ne la trouvât point vide. Par son silence à défaut de parole, quelque statue signifiait l'occupation, objet antique et commun, et toute la foi et le culte consistait dans l'excitation de l'amulette. — C'est ainsi qu'aujourd'hui encore le musulman vient faire sa prière devant la niche vide d'où il croit l'idole retirée. — Mais l'action cultuelle restait proprement extérieure au temple; sous les colonnades, par les exèdres, les cours,

la procession et la théorie continuaient la recherche et l'exode. Jusqu'à ce que la révélation, formulant entre le Créateur et l'homme une relation légale, assurât l'exercice effectif et précis de la fonction religieuse ; dont l'église fut désormais l'organe, la maison commune de Dieu avec l'homme introduit.

C'est pourquoi l'édifice nouveau n'emprunta au réceptacle païen aucun principe de son développement. Plus de chambre à mystère dont il fût sacrilège d'envahir sans purification la capacité oraculaire ; toutes relations, Dieu même y fût-il partie, se résolvent en une transaction, et c'est pourquoi le sacrement désormais substitué au mystère, l'église fut la transformation du *marché*. Le toit ; établir, simplement, l'abri. On ferme, on enclôt le carrefour, la rue publique, telle que cette sombre route d'Emmaüs où les disciples forcèrent le Sauveur à s'arrêter, « parce que le soir venait et que le jour inclinait vers sa fin ». Au-dedans les piliers, par la proportion

de leur espacement, semblent imposer à tout pas la mesure qui régla leur implantation. Ils conduisent, ils sont la rangée des témoins et leur chœur. Promenoir ténébreux, avenues pleines de silence propices aux guets-apens de la grâce.

Ainsi l'on ne voit jamais dans nos vieilles villes la Cathédrale se dégager nettement des maisons où elle est comme prise. Selon qu'aujourd'hui une chapelle est faite pour l'hôpital où le couvent qu'elle dessert, de même, alors, le plus large vaisseau gonflé par le souffle humain, l'église, *levait* de la ville et la ville naissait de l'église, étroitement adhérente aux flancs et comme sous les bras de l'Eve de pierre. Quelles pensées n'entretient pas le voyageur, quand un moment, par un de ces soirs vineux de la France, avant que sa fuite ne l'emporte plus loin, dans le repli d'une lente rivière ou là-bas au sommet de quelque butte urbaine, il voit se lever le vieux monstre noir, la Bête Evangélique capturée, attachée au milieu des âmes où elle paît

par ses contreforts tels que d'énormes liens?

L'objet, donc, des constructeurs du Moyen-Age ne fut pas de dessiner par l'air un temple aux lignes arrêtées et précises comme une statue, mais de clore le marché mystique. de constituer à demeure de l'ombre. Tous les éléments de l'édifice, toute sa végétation pendant des siècles conspirèrent au royal exhaussement du baldaquin au-dessus de la croix creuse, du carrefour forme de la rencontre, image abstraite et sceau de la ville dans son milieu. Un dais aux longs voiles retombants et mal joints, à chaque coupure du vaisseau des portes semblables à l'écartement de deux rideaux, et le pignon, agrandissement de la porte, des tours enfin chargées de produire par l'espace extérieur tout le tonnerre de la forêt ensevelie avec le Christ, tels sont les principes de la Cathédrale.

Comme un cercueil pour son mort nous avons considéré que le coffre païen était ajusté pour

contenir le fétiche, le gage légué obscurément par les aïeux, le mystère qu'il y avait à préserver de l'évent. Mais quand il plut au Père d'envoyer son Fils parmi nous, et le Verbe Jésus comme un homme qui parle, l'écho antérieur recélé confusément comme la mer au repli des coquilles expira dans le vase oraculaire, et entre notre Sauveur et nous s'engagea cette conversation familière et précise qui n'a point pris fin. Le Christ fut un homme public et dès le commencement il choisit les lieux publics pour son séjour. De même que si nous le cherchons aux jours de son passage, nous le trouvons dans la maison de Simon et dans l'auberge d'Emmaüs, au puits de Sichem et à la table de Cana, et toujours, selon le reproche pharisien, « avec ceux qui boivent et qui mangent », de même l'Eglise, quand elle parut au jour, s'accommoda, pour y dresser son banquet, de l'abri banal de la basilique, — debout au croisement des chemins comme la Sagesse du Proverbe,

comme les messagers de la Parabole Nuptiale!
La basilique profane existait par son toit, chargé de fournir aux passants qui venaient échanger entre eux des paroles et des monnaies un couvert momentané et l'ombrage comme d'un jardin fictif. C'était une galerie faite pour être traversée et rien ne fixait entre les deux plans parallèles du plafond et du parquet le pied. Mais le jour où l'Eglise au comptoir forain substitua l'autel stable et que la transaction sacramentelle prit la place de la banque et du marché et des balances du négoce et de la justice, l'édifice fut proprement consacré à la fonction permanente qui lui était devenue intérieure, et nous le voyons, comme un homme qui se recueille, se composer sur lui-même. Le toit n'avait été jusque-là que la disjonction du sol natif, l'exhaussement sur des murs ou des piliers de la dalle sépulcrale, maintenue dans l'inertie homogène de son poids et de sa rigidité. Dès que fume sous le hangar vulgaire l'encensoir, nous voyons toute

la construction entrer en travail et se dilater dans ses combles. La toiture est l'invention purement de l'homme qui a besoin que soit complète la clôture de cette cavité pareille à celle de la tombe et du ventre maternel qu'il réintègre pour la réfection du sommeil et de la nourriture. Maintenant cette cavité est tout entière occupée, grosse comme de quelque chose de vivant. La demeure dérangée dans les actions parallèles de son poids cherche son centre commun et trouve aplomb sur son propre vide ; la coupole apparaît, l'œuf est constitué dont toute église jusqu'à ce jour est issue. L'architecture gothique est le développement particulier que le moyen-âge tira du principe posé. — Mais d'autres développements sont possibles et il semble qu'à tout le travail accompli depuis le XVIe siècle préside une certaine loi dont le Sacré-Cœur de nos jours fait ressortir pour la première fois l'unité.

Donc l'église, à ce principe de sa dilatation, n'était qn'une collection de tentes, l'agrégation

dans une même enceinte des trois tabernacles proposés par saint Pierre dans la vision du Thabor, « l'un pour le Seigneur, le second pour Moïse, et l'autre pour Elie ». C'était, simplement, l'abri assuré au campement eucharistique, le caravansérail d'Abraham et de Melchisédech. Les trois nefs ne formaient qu'une salle unique par une disposition dont la Cathédrale de Poitiers, encore que l'ogive s'y montre, nous offre un exemplaire attardé. Mais aussitôt à l'idée d'abri s'ajouta celle de direction et d'un mouvement introversif. Car voici que la Croix qui, selon la promesse sacrée, devait tout « tirer à elle », avait été plantée dans le fond de l'édifice, selon ce geste des deux bras écartés qui montre, qui déploie, qui appelle et qui arrête ; qui arrête, ne permettant pas d'aller plus loin. Ainsi, l'une des deux issues du passage fermée, la foule selon l'axe central coagulée dans une vision commune reflua suivant la périphérie. Seuls autour de l'autel des officiants dans le chœur

reçoivent siège et disposition ; la foule par son arrêt même fait paraître en s'y figeant le mouvement qui l'a attirée déterminé par un acte précis, son assistance subordonnée à la perpétration du drame liturgique où elle communie, à la perfection de l'Heure. La travée médiane barrée par les mystères impénétrables guide jusque-là les yeux, les bas-côtés mènent et ramènent dans leur circuit le pas.

De là la différenciation des trois nefs, de là l'ogive.

On voit à Angoulême, à Périgueux, la succession des coupoles prêter à l'autel l'encadrement de leurs porches alignés. Maintenant il fallait que la juxtaposition de ces éléments semblables se combinât dans l'unité de la voûte et de l'allée, et c'est pourquoi le temps vient que le temple en travail invente l'ogive. La matière constructrice s'était animée, nous la voyons maintenant se transformer dans la conscience que l'église prend d'elle-même et de son unité. La

coupole fermait comme un couvercle, le plein-cintre s'arque sous la charge supérieure ; l'ogive est l'effort pour s'ouvrir, la détente du ressort intime L'édifice jusque-là avait reçu sa forme du dehors, réprimé dans son expansion, sous le poids des pierres entassées, solidifié dans sa carapace compacte. Maintenant que c'est de l'intérieur qu'éclate et jaillit le principe de son développement, nous voyons par une loi naturelle la force nouvelle emprunter son expression à la poussée végétative. A l'effort précis il fallait des membres explicites. Dans la masse homogène de la coupole apparaissent les quatre nerfs vigoureux qui la relèvent et la distendent, et tous ces rameaux déployés viennent rechercher leurs racines jusqu'aux souches trapues de l'obscure forêt romane, qui, elles-mêmes travaillées par la sève du branchage futur, prolifiaient dans les ténèbres, se couvrant à la soudure de leurs chapitaux de la pâle flore des caves, une moisissure de monstres et d'embryons.

Par l'ogive, l'idée de fermeture disparaît dans celle de l'absorption dont l'Autel constitue le terme. Au lieu des plafonds lourds, du strict couloir dont les trouées successives multipliaient devant lui les seuils de la prison pénitentielle et le poids adapté à son agenouillement, le fidèle jusqu'à Dieu se trouve maintenant libre, comme on est libre sur une route. L'ogive comme dans l'effort huméral de deux ailes pour s'ouvrir et dans le jeu de son double levier arrache définitivement tout le fardeau de pierres au sol dont tant d'étais le maintenaient péniblement séparé, le libère dans un suspens au regard soustrait par l'exaltation. L'inertie se résout en opacité et le toit en un épanchement d'ombre. Pour que plus de la nuit dans la caverne auguste sauvegardée du jour mesuré par les heures, aux yeux de l'Eglise vivante rassemblée, alimente l'or des cierges qui au-dessus de l'autel publient le pur holocauste ! Le regard, maintenant, ainsi que dans les premières égli-

ses, n'est plus brutalement au delà du sacrificateur arrêté et comme répercuté par un cul-de four ; la prison s'est ouverte et la verrière accueille les yeux qui, laissant en chemin l'esprit s'amuser aux formes précises et au ramage des couleurs, ne trouvent repos qu'au sein de la lumière. Elle, comme lorsque nous voyons le soleil entre les feuilles ou parmi les fumées d'un campement sous les bois, pénètre, rompue en un chatoiement innombrable et comme altérée par l'exhalaison à demeure de l'encens, comme la vérité à travers les divisions du syllogisme, l'obscurité incluse ; le prêtre officie devant l'opulence extérieure du monde exclu et béant. L'âme de l'église, jusque-là diffuse, est désormais la nef médiane qui dans la double procession jusqu'au berceau incandescent de l'abside de ses fûts colossaux ne laisse autour d'elle qu'une ceinture d'ombre basse à tout pas un moment écarté de la formidable attraction rectiligne ; et cependant que les ogives, comme une

forêt de branches enracinées dans le ciel, y tirent, y nouent toute la charpente intérieure en un faîte unanime, de chaque côté les contreforts comme des bras s'attelant par le dehors à la masse l'accrochent, cramponnent tout étroitement à l'assomption de la Nef-mère et du vaisseau essentiel.

La façade étant une exhibition, l'église, recueillie sur son principe intérieur, profondément engagée dans le gâteau humain, ne pouvait faire montrance que de ses portes.

On peut étudier, devant la pauvre bonne vieille église de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, comme une feuille dans son bourgeon, le germe ratatiné de ce qui devint l'ample portail gothique et le motif complet de l'immense dessin. Le portail est le titre illustré du livre, le jubé extérieur, l'iconostase foraine. Les ambons d'où le diacre en pompe venait annoncer au peuple l'évangile et proclamer la Pâque sont devenus les deux tours qui font bruit dans le vent de leurs

cloches convocatrices. Rang sur rang, le cortège évangélique, les anges et les rois, les patriarches et les pontifes, aligne en bon ordre son témoignage au-dessus de la triple entrée ; eux-mêmes font de leurs corps pressés l'un contre l'autre la porte, ménageant le passage de ce qui est hors à ce qui est au-dedans. L'orifice n'est plus seulement l'ablation arbitraire d'un fragment de la paroi ; obéissant à l'aspiration intérieure, il se rétracte à la façon vivante de la bouche, et l'honorifique iris des saints continués par la baguette entremêlée des symboles et des anges comme une tige par sa palme investit le noyau d'obscurité béante. Le mur, comme un fruit que l'on entaille, partout où le fer l'attaque, fait paraître les semences de vie engagées dans son tissu. La sévère église primitive avait dressé devant ses portes l'abri du narthex pour les catéchumènes et les frénétiques à qui le seuil était interdit ; aujourd'hui, elle délègue à ses portes tout le clergé de la pierre pour inviter

pareillement à entrer le pur et l'impur et ses rangs s'ouvrent pour l'accueillir et lui livrer passage.

Et maintenant, église de Dieu, par quelle frondaison et quelles touffes, par quelles vrilles subtiles, par quelle fumée de pinacles, par quelles flèches vibrantes comme une hampe de jacinthe, vas-tu trouver le moyen assez innombrable et curieux, à défaut de t'y fondre par le parfum et le miel, de te lier à l'azur et au nuage et de pendre au plus haut la croix suprême ? Ni le plomb mol et le bois le mieux amenuisé n'y suffisent ; mais ce Midi Pascal, à Rheims, comme un homme qui tout à coup par la trappe fait explosion dans le tonnant colombier, je me souviens qu'à la plus haute échauguette je surgis au milieu du soleil, et de la plaine ronde et grise et de la ville couleur de lilas et de cette nichée de cloches, qui, avec l'hymne précise célébrant l'Heure canonique, semblaient terminer tout dans le ciel par l'articulation de l'Alleluia ! La cathé-

drale s'achève dans le vent. Qui veut comprendre, par exemple, les églises Rouennaises au milieu des ouvrages qui les flanquent, il faut qu'il se souvienne de ces villages normands que l'on voit sur la côte au nord de la Seine ; chacun pour s'y tapir entretient son carré de grands hêtres où les rafales du large s'amusent et s'amortissent. Ainsi à Rouen l'Arbre-Dieu, l'Etendard de la Foi, impuissant à se laisser emporter par la bise acharnée et folle, ressemble à une flamme torturée, à un signal travaillé par la tempête, à un grand être végétal tout occupé par l'ennemi, qu'il contient de ses membres entremêlés. Saint-Ouen, Saint-Maclou ; et j'appellerais la cathédrale elle-même une cité de candélabres, d'où, au centre, cependant que les blocs évidés de chaque côté des porches du Nord et du Sud suggèrent d'énormes lanternes et les boisseaux de la Parabole, jaillit, à l'intersection même de la croix, plantée emphatiquement sur la grande tour ouvragée, la Flèche telle que le

cièrge pascal, la chandelle sur son chandelier !

Ainsi la considération de chacun des étages de la Cathédrale, ses piliers, ses voûtes, son faîte, peut fournir la caractéristique de chacune des époques de son développement par l'exhaussement progressif du principe générateur. A la fin du Moyen-Age, l'effort de l'ogive a épuisé toute son énergie. Sous sa tension les piliers se sont effilés dans le faisceau des colonnettes, les parois partout ouvertes ont fait, de l'obscur vaisseau puissamment bandé de muscles énormes, une cage de verre enserrée d'une grêle armature de contreforts et de châssis, fervente gemme aux feux intérieurs, orientée avec un art dévot dans le rayon de soleil pour en cuire et distiller l'or. Déjà ces fûts trop frêles semblent appeler la hache ! et l'œil suspecte aussi l'exubérance de la frondaison. Comme une bûche que l'on met au feu écume et souffle par le bout qui reste intact et comme l'eau sous l'exorcisme se purge de son maléfice, c'est ainsi que, contrainte à contenir le

Dieu saint, la pierre païenne dégagea extérieurement une vermine grimaçante et démoniaque, et les gargouilles vomissantes, et la grande herbe de fleurs vaines. A mesure que l'heure du Scandale approche, le grouillis mécréant se fait plus vivace et plus dense et l'on dirait que toute la sève de l'église s'épuise dans ce gui parasite. La voici qui bientôt accepte des ornements étrangers. L'âme gothique s'éteint.

Pas avant que, comme peu à peu nées de remous au confluent des routes et des rivières, se complétait le système de toutes les villes, elle n'ait ménagé à la France l'ouvrage tout entier de son culte. Point de prière latente incluse au site à laquelle on ne donnât voix, point de fief religieux dont quelque haute tour ne pourvût à recevoir l'allégeance. L'église, aujourd'hui, n'est plus qu'un oratoire anonyme, une partie banale, mobilière, comme un confessionnal ou un prie-dieu du matériel de la dévotion. Mais aux premiers temps les légendes d'apparitions dans le chêne

ou l'épine, de statues trouvées sous la friche, de sources soudain jaillissant baptismales, indiquent assez bien quelles nécessités antérieures joignaient la terre brute aux fondations qui l'embrassent. Le temps que prenait la construction de l'édifice, sa nourriture puisée au sol même lui permettaient de prendre, pour ainsi dire, le goût du terroir ; il était l'expression devant le soleil du mode spécial de la permanence locale, l'éruption du témoignage autochtone. Par dessus les toits et les murailles de la Ville, la Cathédrale commandait le diocèse. Le voyageur la voyait de loin, comme les armoiries sacrées de la région, se peindre sur la campagne ou se dessiner sur le ciel.

Quand les apôtres des Gaules furent morts, les chaires mêmes où ils étaient assis, les Cathédrales, continuèrent leur enseignement, dont elles sont encore, à ce jour, au dessus de toute voix humaine, dispensatrices. Comme on vient demander aux reliques des Saints la guérison de

telle ou telle infirmité, il semble qu'il faille les ombres éternelles thésaurées par ces vieilles murailles pour y fondre l'enveloppe de notre nuit personnelle, pour dissoudre notre bruyante surdité dans le silence de la Bonne-Nouvelle. L'on ne saurait dire que la Cathédrale soit faite pour la prière ; elle en est l'appareil cérémonial. Franchir ses portes est, de même qu'ouvrir le bréviaire, s'incorporer à un aménagement déprécatoire, à la supplication officielle préparée pour tout le genre humain. Comme jadis les liturgies variaient suivant les diocèses, ainsi diffèrent les métropoles. — A Notre-Dame plus que nulle part ailleurs, dans le milieu du cloaque Parisien, comme Jérémie dans sa citerne enseveli sous des eaux profondes, tu goûteras bien le goût de la Mort ; qu'il est rassurant, si tu relèves la tête, de ne plus voir au lieu de soleil que durer ces grandes roses bigarrées qui semblent imboire, suspendre en trophée afin de mieux l'exclure toute la lumière qui pourrait entrer. — Rheims,

toute ruisselante de baume, est encore prête pour d'autres sacres, à accueillir plus que les anciens Roys. — Mais Chartres est entre toutes l'église de Notre-Dame. Avec quelle ampleur magnanime s'ouvre à nos yeux son chœur ! Elle est obombrée par la vertu du Très-Haut ; elle est l'exaltation de l'humilité, elle est la componction dans la gloire ! Elle est suave et une, elle est bien recueillie sur le baume. Vaisseau honorable, récipient de l'orthodoxie, secret spirituel, vase de prudence, sanctuaire insigne de la dévotion ! Pleine de grâce, on la voit de toutes parts achever toute la pauvre et vieille ville en elle-même ; elle y puise comme par des racines, elle s'y ajuste comme par des mortaises, elle surgit et se compose du mouvement de tous les toits, et de ses deux flèches égales avérant l'envergure de la cité, elle ne fait point faute à l'œil abîmé qui lui demande passage jusqu'au ciel. Les vents continuels n'ont point permis aux sculptures de réussir sur ses hautes parois ; comme on voit les

graminées et les mousses essayer les vieilles murailles et les joubarbes avec les giroflées profiter de tous les bons coins, ici on ne trouve d'ornements et de statues que là où les auvents et les corniches fournissent quelque abri. Les Saints se sont réfugiés sous les porches, tant qu'à celui du Nord il a fallu leur ménager cet ample vestibule où le Dimanche, au sortir de la messe, les bourgeois viennent familièrement s'habituer à leur compagnie. Des deux clochers, l'un qui sans doute est à l'abri du vent élève un cône rigide et tout nu; l'autre, comme un pieu planté en travers du courant, a arrêté toutes les épaves en dérive par l'air illimité, les longues brumes et les tenaces fumées, et les anges et les corbeaux; elles s'empêtrent, s'enroulent autour de sa base. La forêt honorifique dont les cimes semblent rattachées l'une à l'autre comme par l'enchevêtrement de leurs fruits a laissé libres ces deux brins. La semence est encore ici le grain de sénevé mystique! entre, et tu pourras vénérer la petite statue

jadis trouvée sous la terre comme un pépin noir.

Aujourd'hui une cépée nouvelle ne nous réserve plus d'autres ombrages. Jadis la foule unanime convoquée pour le sacrifice ne demandait à l'église vaste comme un purgatoire que l'obscurcissement et la sécurité de son gouffre tutélaire. La foi se trouble à mesure que le jour extérieur pénètre. Maintenant les fidèles qui sont demeurés voient devant eux, exposé à plein dans le plein jour, l'autel dans le détail, or et linges, de son ornement liturgique, et le tabernacle fermé, et la croix dans une sévère évidence. Car, lorsque le blasphème protestant, jurant que chaque homme était propriétaire de sa justification, nia que le prêtre pût élever rien entre ses mains, les croyants voulurent mieux voir, l'Eglise voulut mieux montrer l'hostie, le jour se fit dans le sanctuaire. Si la présence du Christ sous les espèces consacrées n'était point seulement, comme le voulaient les novateurs, une sorte de luxe alimentaire, un mystère réservé au contact du

palais avec la langue, il importait maintenant que le culte rendu ne fût point limité à l'acte liturgique, mais que l'Eucharistie reçût parmi nous une résidence et un honneur continuels. Aussitôt Rome sur la pierre inébranlable élève l'énorme dôme. Les églises au XVIIe, au XVIIIe siècle, au XIXe encore, deviennent de grandes salles d'audience et de réception, des refuges toujours ouverts, des parloirs confidentiels, meublés dans le goût de nos propres demeures. De nos jours enfin le Sacré-Cœur montre l'aboutissement complet de l'idée nouvelle : un Dieu toujours visible, un peuple toujours présent ; l'exaltation du pain, l'ostension du cœur secret. — Mais ce n'est point le lieu de dire davantage.

En France, avril-juillet 1900.

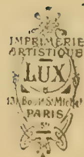
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

La Connaissance du Temps *a été imprimée pour la première fois en un petit vol. in-16 carré de 27 pages en 1904 (Chez la Veuve Rosario, Foutcheou, 1904) tiré à 150 ex., hors commerce. Il a été réédité avec les deux autres traités par le* Mercvre de France *en 1907. Le texte de la présente réimpression est celui de cette édition avec quelques corrections et adjonctions, particulièrement d'Arguments.*

Hambourg, novembre 1913.

P. C.

TABLE


IMPRIMERIE
ARTISTIQUE
LUX
PARIS

BINDING SECT. JAN 13

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2605
L2A7
1913

Claudel, Paul
Art poétique. Huitième édition

